

N° 794

— DIMANCHE 18 FÉVRIER 1912 —

Prix : 15^c

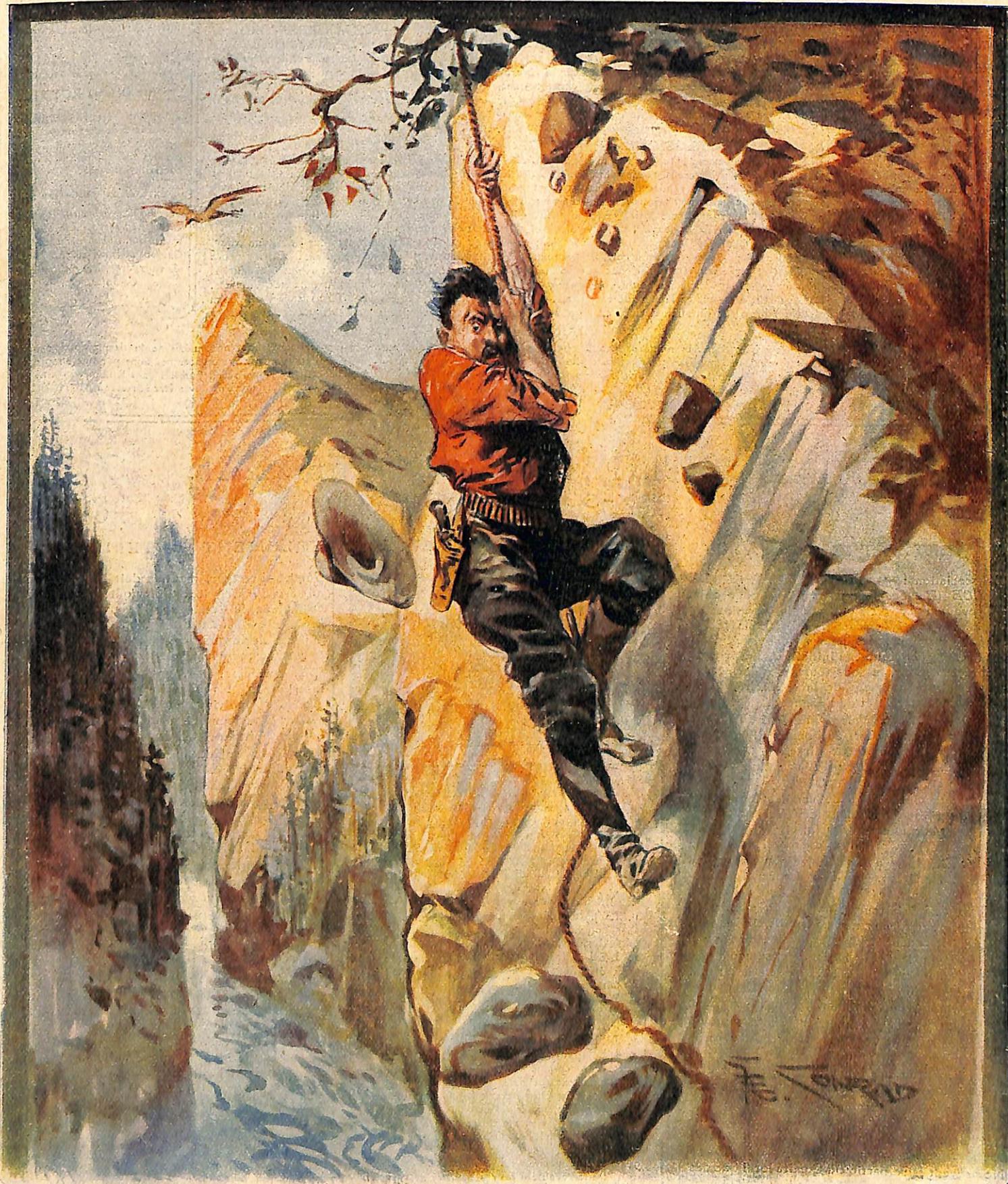
Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

— 146, Rue Montmartre, PARIS (2^e) —



et des Aventures de Terre et de Mer



POUR UN PEU DE CINABRE, par CORNIL BART

Se laissant glisser, l'aventurier allait atteindre les couches rougeâtres longtemps convoitées, quand un craquement sinistre se fit entendre, et c'est avec terreur qu'il envisageait les eaux tourbillonnantes qui mugissaient au-dessous de lui.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies.	2 50
Etranger	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies.	5 fr.
Etranger	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies.	10 fr.
Etranger	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE FÉVRIER

NOTICE EXPLICATIVE. — Un de nos correspondants a reçu de son cousin Charles, qui vient de faire son voyage de noces, quatre lettres que ce dernier lui a adressées respectivement des pays parcourus par le jeune couple : l'Italie, la Belgique, l'Espagne et en dernier la France. Ces lettres ont ceci de particulier qu'en les lisant on y trouve, non pas écrits avec leur orthographe, mais donnés par la consonance, des noms de villes du pays d'où elles ont été adressées. Ainsi, dans celle phrase, que nous supposons être extraite d'une de ces lettres : « L'autre nuit, par une belle lune, le fisc qui cependant ici n'est pas vigilant, a mis l'embargo sur mon baril de Marsala », on aurait les noms de 5 villes d'Italie : Beilune, Pavie, Milan, Bari et Marsala.

Les lettres du cousin Charles font l'objet des quatre séries de ce concours. Dans chacune d'elles, vous aurez à trouver un certain nombre de noms de villes du même pays. Lorsque la quatrième et dernière série aura paru, vous voudrez bien nous envoyer la liste de toutes les villes trouvées, série par série et dans l'ordre, en mentionnant en tête de votre envoi vos noms et adresse.

Les prix seront attribués aux concurrents qui donneront une liste de villes entièrement conforme à celle que nous publierons. Une question de classement que nous poserons à la fin du Concours, nous permettra, le cas échéant, de départager les envois ex-æquo.

IMPRESSIONS DE VOYAGE. — 3^e Série. — EN ESPAGNE

« ... Ma femme a toujours sa manie ambulatoire : je t'en ai déjà parlé ; on n'est jamais tranquille avec elle. J'étais à peine remis de mes dernières fatigues lorsqu'elle vint à moi toute souriante ; cela tombait mal : agacé par les randonnées incessantes et sentant derrière son amabilité le désir d'une nouvelle excursion, je parus peu réjoui. Devant cet accueil, son beau front se rembrunit et elle le rida presque en formulant la requête pressentie. Je t'assure qu'au lieu d'y souscrire, j'aurais préféré lui offrir un grenat de valeur, ou, si je le pouvais, un superbe castel. L'on doit cependant faire des concessions : à mon avis, la bonne entente est indispensable entre époux ; un ménage où sévit le trouble ne peut être qu'un enfer, et mieux vaut après tout un accord douloureux que le désaccord. J'ai donc pensé qu'il fallait encore céder, et cette faiblesse je l'ai eue ; elle va me coûter cher, car à mon retour je serai plus que mûr, si même le nocher Caron n'a voulu godailler auparavant pour moi... Va, lance-moi si tu veux des quolibets. Les maris, diras-tu, ça la manque toujours, l'occasion de faire acte d'autorité !... Tu assistais à la réunion de famille où la question de mon mariage a été agitée, et tu sais comment mon sort y a été réglé... »

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comportera quatre séries posées dans les numéros 792 à 795. Les quatre solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 4 Mars et être adressées sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, Service des Concours, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris (2^e) accompagnées des

4 bons de concours que nos lecteurs trouveront au bas de la dernière page de nos numéros de Février. Nos abonnés pourront remplacer ces bons par une simple bande d'abonnement. Les solutions et le palmarès seront publiés dans le numéro du 14 Avril. Aucune correspondance étrangère au Concours ne devra être adressée à M. H. BERNARD.

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de 6 mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. L'art de voyager. Pour aller aux Colonies, etc.

LES ÉCLAIREURS DE FRANCE

(BOY-SCOUTS FRANÇAIS)

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ASSOCIATION ET DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR

L'Association : "LES ÉCLAIREURS DE FRANCE (Boy-Scouts français)" a pour objet de provoquer et d'encourager la création de groupements de boy-scouts français, dans le but de développer chez les jeunes gens la vigueur et l'adresse physiques, l'initiative, l'esprit de ressource, le courage sous toutes ses formes, le patriotisme, le sentiment de la solidarité, de la responsabilité morale et de l'honneur.

Le Comité Directeur siégeant à Paris, 146, rue Montmartre, a pour objet de donner à l'ensemble des groupements l'unité de direction nécessaire au bon fonctionnement de l'Association et à la réussite complète de l'œuvre.

Il provoque la création de comités locaux, les encourage et les seconde dans leur développement, en s'appliquant à ce que celui-ci s'accommode conformément aux principes du scoutisme.

Le Comité local a pour objet d'organiser les groupes d'éclaireurs et d'en assurer le fonctionnement.

Dès que les Eclaireurs d'une localité sont assez nombreux pour former une patrouille, ils doivent s'efforcer de constituer un Comité local.

Inversement, le Comité local peut se constituer sans qu'il existe encore d'Eclaireurs dans la localité. Son premier soin est alors de susciter la création d'une patrouille et de lui chercher un instructeur.

Le Comité local ne peut être reconnu que lorsqu'il existe dans la localité des membres actifs en nombre suffisant pour former au moins une patrouille d'éclaireurs. Tant qu'il ne peut être constitué de patrouille, le comité prend le nom de Comité provisoire.

Le Comité local se compose de la façon suivante : un président ; un vice-président ; un secrétaire ; un trésorier ; les instructeurs.

Ne peuvent faire partie du Comité local que des membres actifs ou participants de l'Association.

Aussitôt constitué, le Comité local, s'il ne l'a encore fait, se met en rapport avec le Comité directeur, lui adresse le procès-verbal de sa séance constitutive, l'adresse de son siège, ainsi que les noms, qualités et adresses de ses membres.

Si ceux-ci ont déjà envoyé leur cotisation au



SERMENT DE L'ÉCLAIREUR

L'Eclaireur promet sur son honneur :
D'agir en toute circonstance comme un homme conscient de ses devoirs, loyal et généreux ;
D'aimer sa patrie et de la servir fidèlement en paix comme en guerre ;
D'obéir au Code de l'Eclaireur.

CODE DE L'ÉCLAIREUR

1. La parole d'un Eclaireur est sacrée. Il met son honneur au-dessus de tout, même au-dessus de sa propre vie.
2. L'Eclaireur sait obéir. Il comprend que la discipline est une nécessité d'intérêt général.
3. L'Eclaireur est un homme d'initiative.
4. L'Eclaireur prend en toute circonstance la responsabilité de ses actes.
5. L'Eclaireur est courtois et loyal envers tous.
6. L'Eclaireur considère tous les autres Eclaireurs comme ses frères, sans distinction de classe sociale.
7. L'Eclaireur est généreux et vaillant, toujours prêt à se porter à l'aide des faibles, même au péril de sa vie.
8. L'Eclaireur fait chaque jour une bonne action, si modeste soit-elle.
9. L'Eclaireur aime les animaux et s'oppose à toute cruauté à leur égard.
10. L'Eclaireur est toujours gai, enthousiaste, et cherche le bon côté de toute chose.
11. L'Eclaireur est économe et respectueux du bien d'autrui.
12. L'Eclaireur a le souci constant de sa dignité et du respect de soi-même.

Comité directeur, mention doit être faite de leur numéro d'inscription. S'ils n'ont pas envoyé leurs cotisations, le Comité local les réunit et les joint à sa déclaration de constitution. Enfin, s'il existe déjà des Eclaireurs, le Comité local en communique la liste en rappelant leur numéro d'inscription.

En principe, et pour faciliter les premières inscriptions, les adhésions et cotisations sont envoyées individuellement et directement au Comité directeur qui en délivre reçu. (Voir Journal des Voyages du 4 février.)

Mais le Comité local peut, s'il lui convient, centraliser les cotisations de ses membres et en faire l'envoi au Comité directeur.

Dans ce cas, il doit dresser bordereau des cotisations par lui réunies et faire connaître au Comité directeur les noms et adresses des cotisants, pour permettre la mise à jour de la liste des membres.

La cotisation de membre actif ou participant donne droit à la carte de membre et à l'insigne.

La carte est envoyée à l'adhérent en même temps que le reçu de sa cotisation.

L'insigne, fourni par le Comité directeur, est remis à l'adhérent par les soins du Comité local.

La plus grande autonomie est laissée au Comité local. Il doit subvenir lui-même à ses propres besoins et à toute latitude et toute liberté pour se créer les ressources qui lui sont nécessaires, soit en fixant des cotisations spéciales à ses membres et qui pourront varier à son gré, mais en aucun cas ne dispenseront ses membres de la cotisation prévue aux statuts, soit en organisant des collectes, soit en faisant appel à la générosité des habitants de la localité ou de ses membres.

Le Comité local a la faculté de nommer membres honoraires du Comité local les personnes dont il juge utile de s'assurer l'appui financier ou moral, tant dans son intérêt particulier que dans l'intérêt de l'Association. Ces membres honoraires, soutiens des Comités locaux, ne sont pas tenus d'adresser une cotisation au Comité directeur.

Toute personne qui en fera la demande au siège de l'Association, 146, rue Montmartre, Paris, recevra gratuitement les statuts et des bulletins d'adhésion.

Les Aventuriers des Mines de San-Felice

Pour un peu de Cinabre

par CORNIL BART

Au bruit que l'homme fit en entrant dans la case, l'ingénieur Bergeon se retourna, surpris de voir un visage qui lui était inconnu.

A en juger par ses traits durs et bronzés, par son accoutrement aussi, celui qui se présentait ainsi était un de ces *compadres* à demi espagnols, comme on en rencontre tant, aux alentours des mines, dans l'Amérique du Sud.

Une ceinture munie de cartouches lui ceinturait le corps, tandis qu'à l'épaule il portait une carabine winchester à la bretelle.

De la main, il toucha légèrement le large bord de son sombrero et s'écria :

« Bonjour, señor... »

« Bonjour, fit l'ingénieur français, en répondant à son salut. Que cherchez-vous ici? »

L'autre déposa son arme dans un coin de la case et, revenant vers Bergeon, reprit aussitôt :

« J'ai appris que deux étrangers étaient arrivés depuis peu dans le pays, aux mines de San-Felice et comme je sais que les convois apportent toujours des approvisionnements, j'étais

venu voir si vous voudriez me céder certaines choses dont j'ai besoin... En payant, bien entendu, » ajouta-t-il sortant de sa poche une bourse qu'il frappa de la main.

L'ingénieur, bien qu'il n'eût pas encore visité ces parages, était familier avec les coutumes en usage dans les campements miniers, aussi ne montra-t-il aucun étonnement à la demande qui lui était ainsi formulée.

« Nous sommes ici, répondit-il, depuis peu de temps, en effet, un autre ingénieur et moi, et nous avons avec nous les provisions qui nous sont nécessaires pour un séjour de quelques mois. Il nous sera possible, toutefois, de vous céder probablement ce dont vous avez besoin. Que vous faut-il? »

« De l'eau-de-vie, du tabac et des munitions, répliqua l'inconnu, car je vois que vous aussi, vous êtes armés de winchesters. A demeurer depuis longtemps dans les forêts, on finit par manquer du nécessaire, continua-t-il avec un rire qui sonnait faux.

« Il y a longtemps alors que vous vivez

par ici? interrogea l'ingénieur, qui s'intéressait malgré lui au *compadre*.

« Oui, depuis de longs mois, répondit ce dernier avec une légère hésitation dans la voix. On m'appelle Esteban Montera.

« Vous êtes Espagnol, sans doute? »

« Espagnol, oui, señor. J'ai travaillé autrefois à la San-Felice, mais je suis trop indépendant pour le labeur des mines, et j'ai repris ma vie vagabonde dans les forêts. Le grand air, la liberté, voilà ce qu'il me faut. »

Bergeon connaissait trop ce genre d'aventuriers, dangereux carprêts à tout, pour être surpris par les paroles de Montera. Il se borna donc à lui indiquer, par la porte

gaillard! Regarde bien, tu vois cela? Sais-tu ce que c'est? Non? Du cinabre, du sulfure de mercure! Une fortune, Bergeon, une fortune! »

Tout ceci avait été dit avec une excessive volubilité, et Vimet était tellement excité qu'il n'avait pas fait plus attention à la présence d'Esteban qu'aux signes que lui faisait l'ingénieur de se taire.

« Oui, continua-t-il, en portant les yeux sur les morceaux de terre, du cinabre que le vieux nègre Pedro-José a découvert. Ah! l'animal, il ne voulait pas s'en défaire, et j'ai dû lui promettre monts et merveilles pour le décider à m'indiquer l'endroit où il a trouvé ce filon. Ça n'a pas été tout seul, je te le jure! »

Vimet, ne se sentant plus de joie, esquissait déjà un petit pas de danse, quand, en se retournant, il aperçut enfin Montera.

Il s'arrêta court, et ses yeux se portèrent d'Esteban à Bergeon, qu'il put voir hausser les épaules, avec un mouvement de colère.

Il allait interroger son ami, quand l'aventurier, portant la main à son chapeau, s'écria en s'adressant à Bergeon :

« Merci, señor, je vais prendre ma petite provision et regagner les grands bois. Adios! »

Puis, sur un salut amical à Vimet, il franchit le seuil de la case.

Bergeon, alors, murmura à voix basse :

« Tu as eu tort de parler avec autant de précipitation!

« Qui donc est ce particulier-là? »

« Est-ce que je sais, moi? Un nommé Esteban Montera qui est venu me demander de lui céder un peu d'eau-de-vie, du tabac et des paquets de cartouches. Autrement, je ne le connais nullement. Mais, à parler franchement, c'est un individu qui ne me dit rien qui vaille, et je regrette que tu aies parlé aussi librement devant lui.

« Eh! que veux-tu, moi aussi, je le regrette! Mais j'étais si heureux de te faire voir cette trouvaille... »

« Du cinabre! du cinabre! reprit Bergeon, en examinant les échantillons. C'est vite dit. A mon avis, ce n'est que de la terre rouge dont les nègres se frottent le corps ici, pour empêcher les moustiques de les piquer.

« Il me semble, répliqua Vimet, vexé, que mes études en minéralogie ont été aussi poussées que les tiennes et que je sais reconnaître la présence du sulfure de mercure quand j'en vois. Moi, je te dis que c'est du cinabre, il n'y a pas à en douter!



POUR UN PEU DE CINABRE

Esteban leva l'aviron qui, d'un coup sec, retomba sur les doigts du nègre. (P. 202, col. 2.)

demeurée grande ouverte, une autre case toute proche où il n'aurait qu'à s'adresser, avec un mot de lui, pour qu'on lui remit ce qu'il voulait.

Il griffonna quelques lignes à la hâte sur une feuille de son carnet et la tendit à Esteban, qui remettait son arme à l'épaule. L'homme allait s'éloigner en le remerciant, quand, au dehors, une voix se fit entendre joyeuse :

« Bergeon! Bergeon! Où es-tu, que je t'apprenne la bonne nouvelle? »

Et presque aussitôt un jeune homme de trente ans, le visage éclairé d'un large sourire, entra en coup de vent dans la case.

« Vimet! s'écria l'ingénieur, comme tu as été longtemps! Je croyais déjà qu'il t'était arrivé quelque accident.

« Un accident? Non pas. Je vais te raconter cela. Mais, tiens! regarde... »

Et, dépliant son mouchoir, noué aux quatre coins, il en montra le contenu, quelques morceaux d'une terre rougeâtre.

« C'est la fortune qui nous sourit, mon

— Eh bien, soit ! fit encore Bergeon conciliant, mais, en tout cas, il est fâcheux que cet Esteban soit au courant de ta découverte, et sache le nom de celui qui t'a aidé à la faire. Je n'ai que ça à te dire... »

Montera, en quittant le campement minier, porteur des articles qu'il venait d'acheter, regagna le bois en toute hâte.

Un mauvais sourire aux lèvres, il songeait :

« Quels imbéciles, que ces deux ingénieurs ! Ce n'était vraiment pas la peine de venir d'aussi loin, de trouver par hasard ce filon merveilleux, pour en faire profiter ce brave Esteban ! Du cinabre ? Mais, moi aussi, j'en connais la valeur ! Allons, mon garçon, tu n'as pas mal travaillé, ce matin. Le tout est d'arriver avant ces gueux d'étrangers. Quant à toi, Pedro-José, nègre de malheur, il faudra bien que tu m'apprennes ton secret ! »

Après avoir marché dans les bois pendant deux grandes heures, il arriva enfin auprès d'une case, élevée sur la rive d'un assez large cours d'eau, et déposa son fardeau.

Essuyant la sueur qui lui perlait au front, il prit une bouteille d'eau-de-vie, et but une longue rasade ; puis, sortant une pipe de sa poche, il la bourra de tabac, l'alluma et, après s'être assuré que sa ceinture contenait une quantité nécessaire de cartouches, il se remit en marche, tout en suivant le bord du rio.

Le soleil était depuis longtemps déjà bien haut, quand il s'arrêta soudain : à une certaine distance devant lui, il venait d'apercevoir la silhouette d'un noir de haute taille occupé à relever ses filets sur la rive.

Mettant aussitôt ses mains de chaque côté de sa bouche, en porte-voix, il cria :

« Pedro ! Pedro ! José ! »

A son appel, le nègre se retourna et, reconnaissant Montera, fit signe qu'il avait entendu.

Quelques instants plus tard, les deux hommes étaient réunis.

« As-tu fait bonne pêche ? demanda Esteban.

— Regarde, señor, » fit le noir en montrant ses poissons.

Tout de suite, Montera offrit de lui en prendre quelques-uns. En échange, il lui donnerait un peu d'eau-de-feu.

A ces mots, les yeux de Pedro-José brillèrent d'un éclat sauvage. Esteban le prenait par son faible, la passion de l'alcool.

Sur-le-champ, le marché fut conclu, et les deux hommes décidèrent de revenir à la case de Montera.

Le noir ouvrait la marche, suivi de l'aventurier, car dans la brousse, jamais un blanc ne se risquerait à avancer avec un nègre derrière lui : la tentation pourrait être trop grande pour ce dernier...

En cours de route, habilement, Esteban amena la conversation sur la rencontre que

Pedro avait faite de Vimet et parla aussi des morceaux de terre qu'il lui avait remis.

Mais le nègre montrait maintenant une hésitation méfiante et ne voulut plus parler. Ceci rendait Esteban furieux. Ce maudit noir allait-il refuser de lui indiquer l'endroit où il avait trouvé le cinabre ? Il eut beau l'entreprendre de toutes les façons, Pedro conservait un mutisme déconcertant.

Montera n'y tint plus, et saisissant une cordelette qui pendait à sa ceinture, lui servant de lasso, il bondit sur le nègre et, de ses mains puissantes, le jeta sur le sol.

Une lutte terrible s'engagea entre eux, mais l'aventurier eut enfin le dessus et, en un tour de main, sa victime fut ligotée, réduite à l'impuissance.

« Ah ! tu ne veux pas parler ! s'écria-t-il avec fureur, je saurai bien te délier la langue ! »

Il le souleva de terre et l'emporta sur ses épaules jusqu'à sa case dont il n'était plus qu'à quelques pas.

Puis, gagnant le rivage, il y démarra sa barque, jeta Pedro au fond, sautant lui-même sur les avirons.

En quelques coups de rame, l'embarcation se trouva bientôt au milieu du rio.

« Voilà le moment de causer, s'écria Montera. Si tu gardes le silence, je te jette à l'eau, et tu sais ce qui t'attend. »

Pedro poussa un cri d'effroi, tandis que ses yeux grands ouverts exprimaient une frayeur indicible. Il tremblait aussi de tous ses membres, car il savait que le rio était infesté d'alligators, dont il deviendrait aussitôt la proie.

« Non, non, señor, hurla-t-il, je parlerai, je dirai tout ce que je sais. Mais ayez pitié de moi ! Ah ! les mangeurs d'hommes ! Par pitié ! »

D'où il était, il pouvait, en effet, apercevoir au loin des formes sombres qui s'avançaient lentement à la surface de l'eau. C'étaient des alligators qu'attirait l'odeur de la chair humaine. On eût cru qu'ils se doutaient du drame terrible qui se déroulait sur le rio.

« Soit ! s'écria Montera. Je te laisserai la vie sauve, si tu me donnes les indications nécessaires. Parle ! »

Avec une extraordinaire volubilité, Pedro fournit tous les détails demandés et quand Esteban eut appris le secret du noir, il lui dit, en détachant les liens qui lui retenaient les bras :

« Je t'ai promis la vie sauve, je tiens parole... »

Mais avant que le malheureux ait eu le temps de dénouer le reste de la corde, Montera, d'une vigoureuse poussée, le fit tomber par-dessus bord. Pedro-José poussa un cri terrible, en s'enfonçant sous l'eau.

Une première fois, il remonta à la surface, s'accrochant désespérément des mains au rebord du bateau, tandis que ses regards affolés se portaient vers deux ou trois sauriens qui avançaient dans sa direction. Esteban leva l'aviron qui, d'un coup sec, retomba sur les doigts du nègre. Le dernier s'enfonça de nouveau, sa tête reparut une fois encore, puis ce fut tout...

Les alligators, qui, eux aussi, avaient plongé, disparurent et l'eau du rio se teinta d'une longue traînée rouge.

A vingt-cinq milles de là, le cours d'eau faisait un brusque coude, et ses petites vagues venaient baigner le pied d'un roc gigantesque, au sommet duquel on apercevait des couches superposées d'un sol rougeâtre.

C'est devant cette roche que le lendemain, au matin, Esteban Montera atterrissait avec sa barque.

Un sentier escarpé, qui formait un escalier naturel rudement taillé, s'offrait à lui : aussitôt il l'escalada à la hâte et l'ascension commença.

La tâche était ardue, mais l'aventurier, glissant de-ci de-là, s'agrippant du mieux qu'il pouvait, des mains et des pieds, parvint enfin au sommet du roc. Il lui fallait, pour atteindre les couches rougeâtres, situées à plus de deux mètres au-dessous du faite, employer le seul moyen qui se présentait : au haut du rocher, presque au bord de l'abîme, s'élevait un arbre dont les larges branches surplombaient dans le vide.

Esteban y accrocha le nœud coulant de la cordelette qui ne le quittait jamais, puis, passant l'autre extrémité à son poignet, il se laissa glisser.

Il se trouvait placé bientôt juste en face des couches rougeâtres, quand un craquement sinistre se fit entendre, et tout aussitôt il envisagea la position atroce dans laquelle il se trouvait : au-dessous de lui, à plus de vingt mètres, l'abîme au fond duquel roulaient les eaux tourbillonnantes du rio, là-haut la branche d'arbre qui cédait petit à petit sous son poids. Un instant, il pensa pouvoir s'accrocher des mains, des ongles au roc, puis sa vue se troubla, il n'eut plus notion de rien et, quelques secondes après, son corps, balancé dans le vide, tombait à l'eau, broyé sous un amas de pierres qui l'avaient suivi dans sa chute.

Une barque à vapeur, petit point noir perdu à l'horizon, s'approcha en toute hâte, montée par deux hommes, les ingénieurs Bergeon et Vimet, venus, eux aussi, reconnaître l'emplacement du filon de cinabre.

« Bah ! s'écria Bergeon en constatant que l'aventurier avait cessé de vivre, après tout ce n'est pas une bien grande perte ! »

Et ce fut là toute son oraison funèbre.

CORNIL BART.

Titres et Tables.

Les titres, tables et couvertures du 2^e semestre de 1911 (tome 30 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux ; plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.

Souvenirs de Transbaïkalie

Les Exploits

du Joyeux Volodia

par PAUL LABBÉ

PENDANT un de mes derniers voyages en Asie, je passai trois mois entiers dans les monastères bouddhistes de Sibérie. Le bouddhisme des Bouriates, peuple de race mongole qui peuple en partie l'immense province russe de Transbaïkalie, est en quelque sorte une religion réformée.

Un moine appelé Dzonkhava, qui vint au monde au XIV^e siècle, entreprit de rendre au bouddhisme sa pureté primitive; s'il n'y réussit pas, il lui donna du moins une hiérarchie et une discipline, il organisa des monastères, et le bouddhisme régénéré gagna, sous le nom de croyance jaune, le Tibet tout entier, la Chine, la Mongolie et même une partie du bassin du Baïkal. On sait que les bouddhistes vénèrent encore aujourd'hui quatre grandes incarnations de Bouddha; il y a aussi, d'ailleurs, un bon nombre d'incarnations moins importantes: la plus célèbre est le Dalai-Lama dont le *Journal des Voyages* a parlé en diverses occasions.

Les prêtres de Transbaïkalie adorent tout particulièrement l'incarnation de Bouddha qui vit à Ourga à deux jours de la frontière et qui est connue tantôt sous le nom harmonieux de Khoutoukhta, tantôt sous celui de Bogdoguëguen: c'est un dieu très moderne qui sait ce

qu'est une bicyclette et a appris à faire de la photographie.

On sait que les monastères de Transbaïkalie se nomment des lameries et les moines sont appelés des lamas. Le premier lama est une sorte d'archevêque du culte bouddhique pour la province tout entière, il est proposé par les lamas aux autorités russes qui seules peuvent accepter ou refuser sa nomination.

J'ai eu l'occasion de rendre un service aux lamas en intervenant auprès du gouverneur de la province et partout où je passai on en savait la nouvelle et on cherchait à m'en remercier.

Un temple qui servait de musée avait été fermé, pour toujours, disait-on, par le gouverneur: celui-ci qui l'avait mis sous scellés eut l'amabilité de le rouvrir pour me laisser étudier et photographier tous les objets qui y étaient exposés. Les Bouriates, que la décision du gouverneur avait épouvantés, me considérèrent aussitôt comme un personnage très puissant et dont l'amitié pour eux ne craignait pas de se manifester.

Le moine Doumbarov, que je rencontrai par une chaude journée d'été dans la partie la plus montagneuse de la vallée du Tchikoi, me connaissait lui aussi, et il me salua de suite amicalement. C'était un gros gaillard, très gai et très fin, il voyageait sur un cheval petit et alerte, il était vêtu d'une robe jaune clair, une écharpe rouge était jetée sur son épaule et son chapeau aux larges ailes, jaune et rouge, était orné de parements bleu ciel.

Il me demanda, en homme pratique, si j'avais des provisions de route, et, sur ma réponse affirmative, il m'offrit d'aller les manger

de compagnie dans des huttes qui se trouvaient à quelques mètres de nous.

« Nous mangerons et nous dormirons ensuite, car le soleil est intolérable, » ajouta-t-il.

Puis, descendant de son cheval, il monta dans le grand panier d'osier qui me servait de voiture, et qui, sous l'effort donné par le lama, pencha terriblement d'un côté.

Un soldat m'accompagnait auquel le lama offrit de prêter son cheval. Volodia — c'était son nom — sauta du siège et nous suivit sans répliquer. Il avait, auparavant, donné une poignée de main affectueuse au prêtre de Bouddha.

Volodia était un brave garçon, un peu paresseux et très bavard, mais gai et amusant. Il avait pour tous les prêtres une vénération toute particulière.

Lorsque nous rencontrions un pope, Volodia, en effet, s'inclinait profondément; il faisait de grands signes de croix en passant devant les églises, tout en me racontant quelquefois des histoires très profanes. Un jour, nous avions été chez un chamane, sorte de prêtre sorcier d'indigènes très primitifs, et Volodia très sérieux l'avait consulté; devant Doumbarov, Volodia ne se montrait pas moins respectueux.

Les Bouriates mettent quelquefois le long des routes des bâtons et des branches d'arbres en faisceau, sous lesquels les fidèles qui voyagent jettent des offrandes pour les esprits qui passent, toujours prêts à jouer de mauvais tours aux voyageurs. Je remarquai un jour que Volodia s'était arrêté derrière moi et je l'aperçus qui jetait sous les broussailles mises en faisceau une pièce de cinq kopecks: je m'étonnai beaucoup, car trois sous étaient déjà une somme pour le pauvre garçon.

« Tu es de religion chrétienne? lui dis-je.

— Oui.

— Alors pourquoi fais-tu des offrandes aux esprits?

— C'est bien simple, me répondit-il, mon dieu ne m'exauce pas toujours; alors, quand j'ai un désir, j'invoque aussi le dieu mongol: si l'un reste sourd à mes prières, l'autre m'entendra peut-être et voudra bien m'exaucer! »

Cette concurrence entre les dieux me plut beaucoup et j'en félicitai Volodia, qui m'avoua, moitié riant, moitié sérieusement, que, quand il n'était pas entendu, il se fâchait, mais que, quand il était exaucé, ne sachant quel dieu l'avait favorisé, il ne les remerciait ni l'un ni l'autre.

Nous étions arrivés à la hutte, indiquée par le lama: celui-ci, assis près de moi, répondait à peine à mes questions. La chaleur était devenue intolérable et le gros prêtre, cramoisi, semblait fondre à vue d'œil.

Nous trouvâmes dans la hutte, qu'abritaient quelques grands bouleaux, des femmes bouriates qui faisaient partie d'une caravane. Les chevaux broutaient dans l'oasis, elles se levèrent, intimidées, en nous voyant; les hommes étaient allés au village voisin acheter quelques provisions.

Je vis aussitôt que si Volodia avait du respect pour les prêtres, il n'avait pas moins de goût pour les femmes: elles étaient quatre, dont deux assez gentilles; mais, si Volodia était aimable avec toutes, il réservait ses attentions les plus enthousiastes à une grosse Bouriate.

Nous dinâmes. Les femmes, malgré la chaleur, auraient voulu sortir, la présence du lama les faisait fuir. Elles restèrent cependant sur ma prière, muettes, assises dans un coin devant le lama qui ne les regardait pas, et Volodia qui les regardait trop.

Il leur offrait de temps à autre des morceaux de viande de cheval auxquels il avait presque

LES ANXIÉTÉS DES HABITANTS DE LOUISBOURG

Une Ville bâtie sur un Trésor

La petite ville de Louisbourg (île du Cap-Breton) est en effervescence, et il faut bien convenir que ce n'est pas sans raisons.

Les habitants ont maintenant la preuve que le sous-sol de leur ville recèle d'importants trésors en beaux louis d'or et en écus de France!

Il y a là de quoi faire rêver tous les pêcheurs de l'île, et le fait est que bon nombre de Louisbourgeois en ont perdu le sommeil!

Mais peut-être voudrez-vous avant tout connaître l'histoire de cette petite ville. Elle n'est pas dénuée d'intérêt.

Quand les Français comprirent — un peu tard, hélas! — qu'ils auraient bientôt à défendre le Canada contre les Anglais et contre leurs ambitieuses colonies de la Nouvelle-Angleterre, ils s'empressèrent de construire une forteresse sur ce point stratégique de l'île du Cap-Breton.

L'endroit était admirablement choisi, car il défendait les abords de l'embouchure du Saint-Laurent, c'est-à-dire la route de Québec et de Montréal.

Les fortifications qu'ils édifièrent à Louisbourg coûtèrent, dit-on, 30 millions de francs, somme énorme pour l'époque. Mais, à ce prix, nos troupes disposèrent d'une forteresse de premier ordre, que l'on considéra comme imprenable.

Aussi le trésor de guerre fut-il déposé. Quel était son montant? L'exacitude n'était pas le fort des comptables officiels, au temps de Louis XV, de sorte que l'on n'a jamais su, à un million près, quelle somme avait été déposée dans la forteresse de Louisbourg.

Mais on a de bonnes raisons de croire qu'elle

n'était pas inférieure à cinq millions de francs, lorsque les défenseurs du fort, comprenant qu'ils ne pourraient résister plus longtemps aux ennemis, très supérieurs en nombre, l'enterrèrent plutôt que de la voir tomber au pouvoir des Anglais.

La reddition eut lieu en 1758, et, depuis cette date, le trésor eut le don de hanter l'imagination des gens du Cap-Breton, qui firent tentative sur tentative pour le retrouver.

Au commencement du XIX^e siècle, la forteresse fut démantelée, et, sur son emplacement, une ville nouvelle s'édifia. Peu à peu, l'histoire du trésor des Français passa à l'état de légende, et l'on n'en parla plus que comme d'une curiosité locale.

Mais, l'an dernier, à la suite d'une enquête poursuivie, dit-on, à Paris, un habitant de Louisbourg découvrit de vieux documents qui prouvaient, clair comme le jour, l'existence du fameux trésor et indiquaient son emplacement approximatif.

M. Lew Petrie, c'est le nom du patient chercheur, revint dans sa ville natale et se mit à l'œuvre. Une tranchée creusée sur le point indiqué mettait bientôt à jour un coffret de bois rempli de pièces d'or et d'argent!

Et, maintenant, il n'est pas un habitant qui ne croie qu'un pareil coffret est enterré sous sa maison! Aussi, les Louisbourgeois, pris d'un accès de fièvre de l'or d'un caractère tout spécial, sont-ils prêts à abattre leurs modestes cottages pour en fouiller les fondations!

Et ils en viennent à maudire leurs ancêtres, qui commirent l'imprudence de bâtir des maisons sur des terrains qui recèlent peut-être des millions!

Christian BOREL.

toujours déjà mordu, mais son dépit était visible, on ne répondait pas à ses avances.

Plusieurs fois, je priai le lama d'être mon interprète auprès de nos quatre compagnes, mais il ne s'y prêtait guère; d'ailleurs, fidèle à son programme, il s'était endormi dans un coin. Volodia essayait en vain d'engager la conversation, les femmes ne répondaient que par monosyllabes, et, plein de dépit, en grand enfant boudeur, il alla se coucher dans un coin.

Le lama ronflait comme une forge.

L'engourdissement général me gagnait à mon tour.

Je commençais à me demander si, entre Volodia et les Bouriates qui le connaissaient, il n'y avait pas quelque vieille rancune.

J'interrogeai le lama qui me répondit :

« C'est un bon garçon, Volodia; il est serviable et gentil, mais il est beaucoup trop bavard et parfois très entreprenant; les Bouriates s'en méfient. »

Des hommes cependant arrivaient à cheval, l'un d'eux apportait un petit mouton, auquel, en notre honneur, le maître de la

avalait gloutonnement les plus gros morceaux. Volodia, que l'on n'avait pas invité, mais qui s'était assis avec nous, cessa bientôt de manger, et l'admirait en répétant :

« Maître, maître, voyez ce qu'elle peut manger ! »



Type mongol de Transbaïkalie.

Après le repas, les Bouriates me demandèrent si j'avais du tabac. Lorsqu'un voyageur passe au milieu des sauvages ou des peuples encore primitifs de Sibérie, il doit toujours avoir des cadeaux dans sa voiture, cadeaux utiles s'il en fut, thé, tabac, sucre, riz et, pour les femmes, des étoffes aux couleurs imprimées.

J'offris donc du tabac, et je montrai un mouchoir aux teintes éclatantes acheté dans une boutique coréenne sur les bords de l'Amour : je me proposai de l'offrir à celui qui serait vainqueur d'une course. Il y avait, à une verste et demie envi-



Un homme dieu : l'incarnation de Bouddha.

ron, un arbre solitaire près de la rivière : chacun irait casser une de ses branches et le premier de retour recevrait le mouchoir en récompense. Les hommes acceptèrent aussitôt, les Bouriates sont toujours prêts à engager des tournois en présence d'étrangers, surtout quand les femmes sont là.

Le vainqueur tient à produire son effet sur ces dernières.

Je donnai le signal, les Bouriates étaient déjà à quinze mètres de nous; quand Volodia se leva, il bondit sur le cheval du lama et se mit à la poursuite des cavaliers. Ceux-ci revenaient déjà quand Volodia cassait à l'arbre le rameau qu'il devait rapporter. Il excitait des jambes et de la voix sa monture qui s'avancait à une allure vertigineuse; il rejoignit les Bouriates qui, blessés de voir un Russe les dépasser, rivalisèrent d'audace et d'énergie; ce fut une course folle, effrénée, mais Volodia voulait gagner et Volodia gagna.

« Et c'est sur mon cheval, sur mon cheval ! répétait Doumbarov.

— Si vous aviez été dessus, il aurait couru moins vite, » repartit Volodia.

Tous se mirent à rire en regardant l'énorme lama.

Je donnai le mouchoir à Volodia, qui l'offrit aussitôt à la grosse Bouriate : le mari s'y opposait, mais je déclarai que Volodia avait le droit d'en faire ce qu'il voulait.

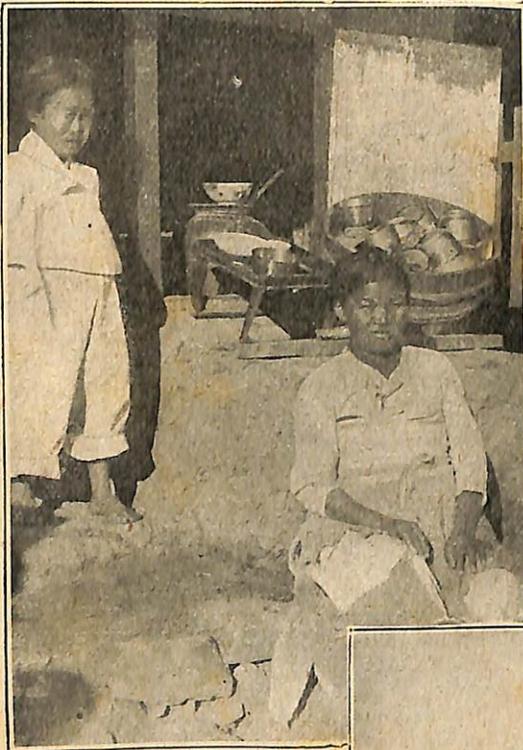
Nos compagnons cependant s'en allaient, et cette fois, en nous quittant, les femmes regardèrent aimablement Volodia; la grosse se retourna même plusieurs fois.

Volodia était ravi : il riait, il dansait :

« Hein, maître, je les ai battus, les sauvages. Ils m'agaçaient à la fin. Je les ai battus ! Vive la Russie ! »

Et Volodia, en signe d'enthousiasme, lançait en l'air sa casquette qu'il rattrapait avec l'habileté d'un vrai jongleur.

PAUL LABBÉ.



Boutique coréenne en plein vent sur les rives de l'Amour.

tente ouvrit aussitôt la gorge.

Une demi-heure après, la viande cuisait dans la marmite et on nous invitait à dîner.

« Je n'ai plus faim, dis-je au lama.

— Moi, j'ai toujours faim ! »

Les femmes, elles aussi, avaient toujours grand appétit, car, après avoir mangé la plus grande partie de nos provisions que galamment leur offrait Volodia, elles dévorèrent avec plaisir le repas préparé par leurs soins.

La grosse Bouriate surtout



SOUVENIRS DE TRANSBAÏKALIE — LES EXPLOITS DU JOYEUX VOLODIA

Une lamaserie en Transbaïkalie.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

000

CHAPITRE X

L'ATTAQUE DES VAUTOURS (Suite.)

UNE panne au-dessus de ces pics, de ces crevasses, à proximité de Kara, surtout ! Müller pâlit, mais, restant maître de lui-même, il coupa l'allumage, pour ne pas demander à sa machine un effort qu'elle ne pouvait plus fournir, et il se mit en devoir de descendre en vol plané.

Sans le vol plané, l'aviation n'existerait pas.

C'est par lui qu'ont débuté les initiateurs de génie qui crurent au « plus lourd que l'air », les Chanute, les Lilienthal et les Wright...

Grâce à lui, il suffit de se trouver à cinq cents mètres d'altitude pour avoir la liberté de choisir son terrain d'atterrissage dans un rayon de 5 kilomètres, puisque l'aéroplane glisse sur une pente de 1/10^e, c'est-à-dire progresse de dix mètres horizontalement, pendant qu'il descend verticalement d'un seul.

On sait que cette audacieuse manœuvre fut réussie pour la première fois au-dessus de Paris par le comte de Lambert qui, volant à quatre cents mètres de hauteur, avait la latitude, en cas de panne, d'atterrir à Issy-les-Moulineaux, dans un rayon de 4 kilomètres.

L'Africain avait donc une latitude de 10 kilomètres puisqu'il était à 1,000 mètres de hauteur.

Mais Müller était hypnotisé par une idée fixe, depuis qu'il savait que Kara était la fameuse forteresse snoussi du Cheikh el Qaçi : mettre le profond ravin qui séparait les deux chaînes de montagnes entre le repaire et l'aéroplane, pour n'être pas assailli pendant le travail de réparation qu'il faudrait exécuter, par un ennemi plus dangereux encore que les vautours.

Il lui fallait aussi s'assurer une surface plane de dimensions suffisantes pour qu'il pût partir en glissant, au cas où une avarie serait constatée dans la deuxième hélice et empêcherait l'ascension verticale.

Il actionna les deux tirants qui faisaient saillir les volets, élargit les ailes pour ralentir la descente, et, tout en ébauchant les cercles giratoires qui lui feraient gagner du temps, il cria :

— Ne vois-tu pas quelque point... un plateau?

Un plateau? Il n'y en avait qu'un en vue : la Table, la montagne même de Kara...

C'eût été folie d'y penser.

Partout ailleurs, le chaos n'offrait pas 100 mètres carrés de surface plane.

Brusquement, de l'autre côté de la gorge, dont l'ouverture mesurait près de 800 mètres, une sorte de terrasse apparut, face à la citadelle, une terrasse que nul être hu-

les aviateurs à la faim et à la mort, s'ils ne parvenaient pas à réparer leurs avaries.

Devant eux, c'était un gouffre de 400 mètres de profondeur, et, derrière, une muraille d'une centaine de mètres légèrement inclinée, mais dont on eût dit que la paroi avait été polie pendant des siècles au frottement d'une moraine.

A cette minute tragique, les deux camarades eurent la même vision des nécessités de l'heure : tenter de franchir la seconde chaîne en une descente planée, c'était aller vers l'inconnu; c'était se mettre à la merci des tribus arabes campées sur le revers oriental des monts Djila; c'était peut-être enfin briser l'appareil sur un terrain tourmenté, si, par malheur, l'hélice horizontale ne fonctionnait point.

Sur cette terrasse fascinatrice, au contraire, on était sûr d'aborder sans « casser du bois », et de repartir en glissant vers le vide, le champ étant largement suffisant.

Toute la question était de savoir si on pourrait reprendre le vol...

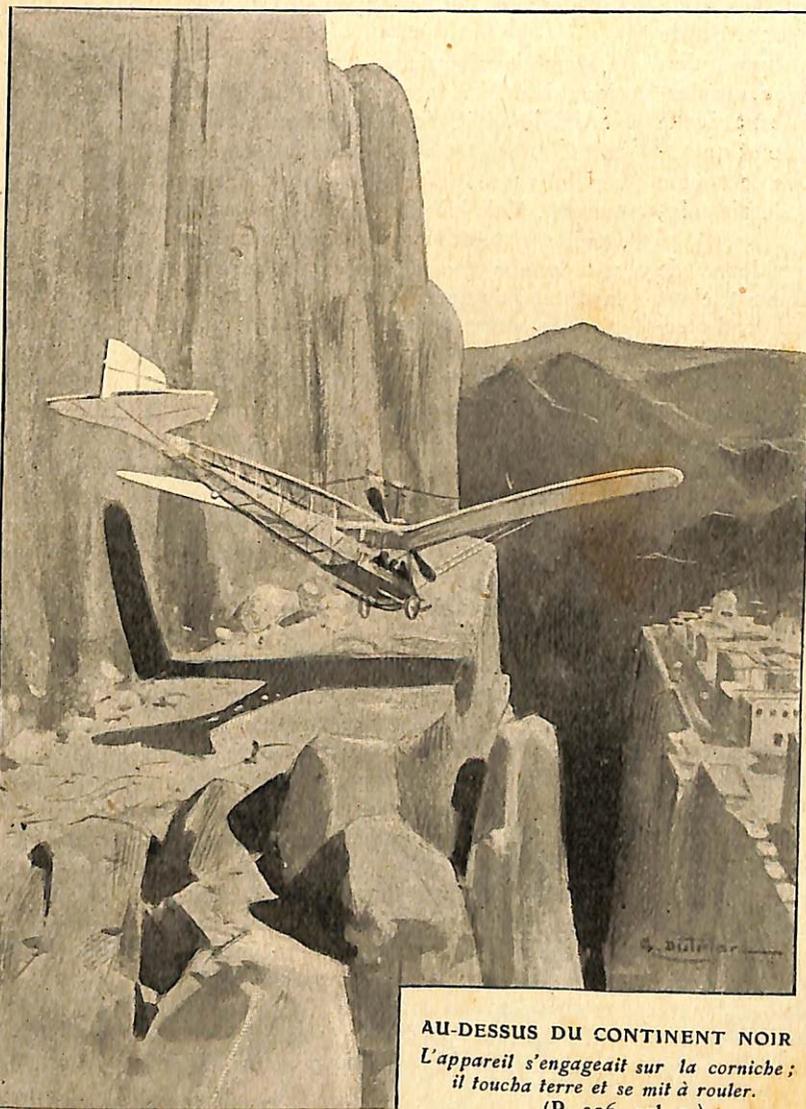
Mais, avant de songer à repartir, il fallait d'abord se poser : c'est en aviation surtout que la décision vaut par sa rapidité.

L'Africain rétrécit ses cercles au-dessus de l'abîme : Ourida, étonnée de ne plus entendre le ronflement précipité de l'hélice, regardait, les yeux agrandis, le torrent qui lui apparaissait tout au fond, comme un écheveau de soie blanche, et dont on se rapprochait à vue d'œil.

Des gypaètes, il n'était plus question : comme s'ils eussent conscience du mal fait à l'intrus qui avait envahi leur domaine, ou comme si leur instinct leur eût fait appréhender la redoutable fin de ceux d'entre eux qui avaient osé prendre l'offensive, ils avaient regagné leur aire en redoublant de cris.

Seul, un vieux rôdeur au cou déplumé suivit encore l'appareil fantastique pendant quelques instants; mais quand il le vit s'engager dans la gorge de l'« Oued-Ourida », il discontinua sa poursuite et fut se percher sur la muraille de Kara, attestant ainsi une certaine affinité entre les cruels vautours et les farouches Snoussia!

Et immobile, le cou tendu, le roi des airs suivit de loin la manœuvre hardie des aviateurs, comme s'il eût cherché à comprendre de quelle façon cet étrange oiseau pourrait atterrir sans battre des ailes...



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR
L'appareil s'engageait sur la corniche;
il toucha terre et se mit à rouler.
(P. 206, col. 2.)

main ne pouvait atteindre, et où l'Africain semblait devoir se trouver plus en sûreté que partout ailleurs.

Elle était comme accrochée à l'escarpement qu'elle débordait d'une quarantaine de mètres, telle une gigantesque marche d'escalier, et faisait le tour d'une sorte de bastion sur un développement d'une centaine de mètres.

Si les deux aviateurs avaient eu le temps de la réflexion, ils auraient évité à tout prix ce dangereux perchoir.

S'il offrait, en effet, l'appréciable particularité d'être inabordable à tout autre qu'à un être ailé, il condamnait par contre

CHAPITRE XI

AU BORD DE L'ABÏME

L'*Africain* décrivait sa dernière spire à une cinquantaine de mètres au-dessus de l'étroite corniche sur laquelle il devait atterrir.

Müller se disposait à prendre la tangente et à se glisser avec d'innombrables précautions contre la paroi verticale à gauche et l'abîme à droite; manœuvre qui exigeait une habileté consommée de la part du pilote.

L'officier, très pâle, serrait nerveusement son volant. Il ne pouvait compter sur l'hélice verticale pour se poser, comme d'habitude.

Elle aussi était enrayée.

Au début du vol plané, il avait essayé de l'actionner en utilisant le mouvement de glissement de l'appareil, de même qu'on met une automobile en marche sur une descente sans avoir besoin du tour de manivelle initial; mais l'hélice rendue libre et qu'aurait dû impressionner le vent de la course avait fait quelques tours, puis s'était coincée.

Si l'aviateur avait eu l'imprudence de compter sur elle au dernier moment, c'eût été la chute inévitable, d'abord sur la terrasse, puis au fond du précipice.

Contraint d'atterrir en roulant, Müller était en proie à une autre inquiétude : vu d'en haut, le plan de la corniche où il allait s'abattre lui avait paru horizontal.

L'était-il réellement?

Si la pente était très marquée du côté de l'abîme, l'atterrissage deviendrait un problème presque insoluble; un glissement latéral vers le vide pouvait se produire sans qu'aucune manœuvre fût susceptible d'y remédier.

Toutes ces pensées avaient traversé le cerveau de l'officier en moins de temps qu'il ne lui en aurait fallu pour relever son plan d'équilibrage, et une sueur froide perla à son front.

Il articula dans le porte-voix quelques mots saccadés :

— Harzel, écoute... si tu peux sauter à l'arrivée... et t'accrocher à la nacelle... Je crains une glissade à droite... attention!

Déjà Paul Harzel s'était fait la même réflexion.

Il s'établit, d'ailleurs, entre le conducteur et l'observateur d'un aéroplane, déjà liés par de longs vols en commun, une sorte de courant psychique qui donne le même rythme à leurs volontés, qui leur inspire, en même temps, la décision à prendre et qui, surtout, les associe l'un à l'autre indissolublement.

Chacun oublie son moi pour ne songer qu'à l'autre; il n'est pas de plus bel exemple de cet état d'âme que celui légué à l'histoire de l'aviation par le lieutenant Brenot effectuant avec le capitaine Ménard, à 600 mètres de hauteur, les premières et dangereuses expériences de télégraphie sans fil à bord d'un biplan.

On sait que les décharges nécessaires à la propagation dans l'espace des ondes hertziennes ne s'obtiennent qu'à l'aide de

puissants électro-aimants, et que les étincelles oscillantes qui éclatent entre les deux bornes foudroieraient un bœuf.

A un moment donné, le lieutenant Brenot, qui pilotait l'aéroplane, entendit son compagnon murmurer anxieusement derrière lui :

— Ne remue pas la tête, ne fais pas un mouvement, tu recevrais la décharge.

« — Je ne bougeai point, raconta, l'expérience terminée, le lieutenant; mais je me tins prêt, si j'étais électrocuté, à couper l'allumage, d'un dernier réflexe, pour que mon camarade eût au moins la chance de descendre en vol plané. »

Dans la redoutable situation où il se trouvait lui-même, il n'avait pensé qu'à son camarade et au moyen de le sauver.

Harzel avait saisi la gravité de la situation : si la plate forme s'inclinait fortement vers l'abîme, l'*Africain* glisserait, culbuterait... et ses trois passagers iraient s'écraser dans une chute effroyable au fond du torrent. Mais lui mourrait, du moins, avec Ourida, et cette perspective lui apparaissait comme une compensation suprême à la dureté du sacrifice.

Une passion ardente pour la fille du caïd Hellal avait envahi son cœur, en effet, avec une soudaineté qu'explique l'exaltation des sentiments chez l'homme qui se sent maître de l'espace, qui domine le royaume des esprits. Cet amour, hallucination tyrannique et douce, s'était emparé de tout son être. Il avança la main, rencontra celle de la jeune fille et la prit sans qu'elle songeât à la retirer.

Il la sentit trembler dans la sienne.

A ce moment, en effet, Ourida sortait du rêve pour rentrer dans la réalité.

Aussi longtemps que l'aéroplane avait fendu l'air de son vol impétueux et sûr, elle s'était abandonnée, confiante; mais depuis qu'il tournoyait, incertain, au-dessus des sommets, il lui donnait l'impression d'un de ces aigles qui, frappés à mort, tombent, les ailes étendues...

Lorsqu'elle vit l'appareil infléchir sa course vers la muraille de granit comme s'il allait s'y briser, elle serra énergiquement les lèvres pour étouffer le cri d'angoisse prêt à lui échapper.

Elle n'avait pas le fatalisme des hommes de sa race et elle était au printemps de la vie...

Elle tourna la tête et vit Harzel très pâle, son regard lumineux fixé vers elle.

— N'aie pas peur, Ourida, fit-il.

Et cette parole suffit à la rassurer.

Il appuya sur le ressort qui maintenait la ceinture de sûreté sur la poitrine de la jeune fille, la dégagea et lui dit encore :

— Ne quitte pas ma main!

L'appareil s'engageait sur la corniche... il toucha terre et se mit à rouler. L'encorbellement était bien en pente, vers le gouffre, comme l'avait redouté Müller, mais pas assez pour provoquer un glissement mortel, et l'*Africain*, son aile droite débordant inclinée sur le vide, conserva son équilibre en courant.

Il importait, cependant, de l'arrêter rapidement, car la corniche allait se rétrécissant pour finir en pointe dans un renflement de la falaise.

Dès que les roues du chariot avaient pris contact avec le roc, Paul Harzel avait bondi à gauche par-dessus la balustrade, et, s'accrochant au bord de la nacelle, le corps rejeté en arrière, les muscles saillants, il avait commencé d'enrayer la marche avec une force que décuplait le contact de la petite main qu'il n'avait pas lâchée.

Ourida, le buste hors de son siège, avait relevé de sa main libre le burnous qui eût gêné son élan et s'appretait à sauter.

La voix du jeune homme la tranquillisa :

— Reste, Ourida! Reste, « Aziza », chérie!

Dans la joie folle qui le secouait à la voir hors de danger, il se prenait à lui prodiguer en arabe tous les noms caressants dont cette langue est si riche; mais Müller venait de se retourner... livide!

Il avait dédaigné de se libérer de la ceinture de sûreté : si une catastrophe s'était produite, il eût sombré avec l'aéroplane, comme le commandant de Lartigue s'abîma dans les flots avec le torpilleur *Océan*, en refusant les bouées de sauvetage que lui jetaient ses matelots...

Il devina... et un triste sourire voltigea sur ses lèvres...

— Tu songeais à jouer au Robinson ici, si j'avais fait la culbute... fit-il.

Et se tournant du côté du précipice :

— Sans compter que nous n'en avons pas été loin!

Quand, à son tour, Müller eut sauté à terre, Paul Harzel se jeta dans ses bras...

— Embrassons-nous! oui, j'ai eu une pensée égoïste; je t'en demande pardon! Tu ne m'en veux pas?

— T'en vouloir, ami, allons donc! D'abord tu as toi-même, en sautant si à propos et en retenant le chariot, opéré dans la perfection. Comment t'en voudrais-je d'être jeune et d'avoir le cœur chaud?...

— C'est égal, en voilà un tour de force, cet atterrissage. Tu as été admirable de calme, de précision... Si Tussaud était là, il en baverait.

— Ce n'est pas son *Commandant-Lamy* qui aurait pu se caser sur un balcon comme celui-là!

— Quel dommage que nous n'ayons pas un kodak pour fixer ce souvenir!

— Nous avons mieux à faire... voici la nuit : il faut réparer de suite.

— Tu songes à repartir, si tard?...

— Cela dépend; si nous n'avons que pour une demi-heure d'ouvrage et qu'on y voie suffisamment pour se diriger, j'aime mieux ne pas passer la nuit sur ce perchoir; nous vois-tu surpris par un coup de vent?

— Il souffle au-dessus de nos têtes, mais on est abrité ici comme derrière un mur...

— Enfin, tu prendrais volontiers ton parti d'y « faire la pause », fit en riant l'Alsacien. A dire vrai, ce que je devine confirme mon opinion sur la femme arabe : c'est un oiseau gracieux, léger... très léger, et ce n'est pas sans raison que son seigneur

et maître lui impose la fidélité par la manière forte.

— Comment peux-tu avoir des idées pareilles en présence de cette adorable créature, une nature primitive qui suit naturellement l'impulsion de son cœur?

— Justement ! Cette impulsion qui l'a amenée vers Frisch avant-hier la pousse vers toi aujourd'hui, car elle m'a bien l'air d'opérer un virage de ton côté...

— Tu crois ? fit Harzel épanoui.

— Tu me fais bavarder, dit l'Alsacien, et sur quels sujets ! Ce n'est pourtant pas le moment ; allons, au travail !

Il se débarrassa vivement de sa coiffure et de son vêtement de cuir qu'il jeta dans la nacelle et se dirigea vers la grande hélice.

Ourida, après un coup d'œil rapide sur le précipice, s'était adossée à la muraille, à quelques pas des deux hommes.

Quand elle les vit prêts à travailler, elle demanda de sa voix musicale :

— Je ne puis rien faire, moi, Ourida ?

— Non, répondit Paul Harzel en souriant : regarde seulement... Tu n'as plus peur ?

— Avec toi, je n'aurai jamais peur !

— Ça, remarqua Müller, c'est une déclaration ou je ne m'y connais pas.

— Elle est encore sous l'influence de sa terreur récente... Ce n'est pas une déclaration, c'est une réaction.

— C'est ce que je dis : une réaction qui s'opère de ton côté, pendant que mon pauvre Frisch est cahoté sur un méhari quelque part dans ce *bled* maudit. Il a suffi d'un peu de nouveauté et de beaucoup d'émotion pour que son souvenir se voilât à ton profit. Du reste, tu n'as certainement pas idée de la satisfaction que me cause cette évolution sentimentale.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur ; mais à la condition que nous retrouvions Frisch sain et sauf, sinon intact. Or, si nous devons le retrouver, c'est ici : la citadelle d'Oswald est le lieu tout désigné de sa captivité, et ses ravisseurs l'y amèneront avant deux jours d'ici.

— Nous le délivrerons, s'écria Paul Harzel avec impétuosité.

— Je ferai l'impossible pour cela, moi aussi, aouta Müller redevenu grave.

Tout en visitant l'appareil, il mit, en quelques mots, son jeune camarade au courant de l'accueil que Frisch avait fait au projet longtemps caressé par leurs deux familles...

Paul Harzel était au septième ciel. Comme cela tombait !

— Je ferai tout au monde pour t'aider, affirma-t-il.

Ils se turent, tout à leur difficile labeur : ici, les débris du second vautour adhéraient aux cylindres ; là, ils étaient comprimés entre ceux-ci et le carter ; là encore, ils formaient un enduit graisseux autour de l'arbre de l'hélice verticale.

L'hélicoptère, lui-même, était immobilisé par les écheveaux d'entrailles qu'il avait dévidés...

Partout, du sang encore frais : les deux officiers qui avaient retroussé les manches de leur chemise, en eurent bientôt jusqu'aux coudes. Le travail durerait bien jusqu'à la nuit...

— Regarde, ça, fit Müller.

Et il élevait du bout des doigts un objet informe, sphérique, de la grosseur du poing, rouge et gris, tout gluant :

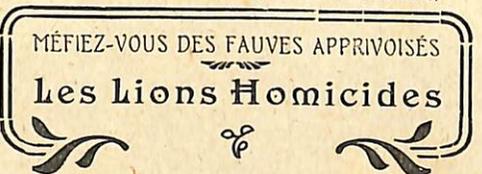
— Cette boulette de hachis te représente la tête de notre premier agresseur, poursuivit-il. L'animal a dû se présenter normalement au plan de l'hélice, et comme celle-ci tournait à deux mille tours, elle l'a fort proprement accommodé : le bec seul a conservé sa forme primitive, grâce à son excessive dureté ; il est positivement en acier trempé, cet appendice ! S'il avait pénétré dans le carter, il aurait faussé, sans aucun doute, l'axe de rotation.

Une aile entière, tassée, laminée, avait formé matelas entre le carter et les pales de la grande hélice, provoquant ainsi l'enrayage final.

Il ne fallut pas moins d'une demi-heure pour dégager l'avant de l'Africain de cette bouillie sanglante, pour essayer ensuite et lubrifier les organes intéressés.

(A suivre.)

✻ CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)



Nos lecteurs se souviendront d'un article illustré que nous consacra à une paire de jeunes lions transformés, par la fantaisie d'un propriétaire, en « chiens de garde »¹.

Fantaisie dangereuse, comme l'a prouvé, sans perdre de temps, l'humeur capricieuse des grands félins.

Chaque soir, l'un des fils de la maison, M. Terence Barclay, avait l'habitude d'ouvrir la porte de l'écurie servant de tanière aux deux fauves, qui pouvaient ainsi errer à l'aise dans l'enclos voisin. Le 28 décembre, quelques jours après la publication de notre article, fidèle à cette coutume, le jeune homme s'en fut ouvrir la porte à la nuit tombante. Immédiatement, le mâle bondissait sur lui, et, sans lui donner le temps d'appeler à l'aide, lui déchirait atrocement le cou et la poitrine.

Quand les domestiques, inquiets de la longue absence de leur jeune maître, pénétrèrent dans l'enclos, ils le trouvèrent sans connaissance, baigné dans une mare de sang.

Les deux jeunes lions tournaient autour de lui en grognant, et ils ne se décidèrent à s'éloigner de leur proie qu'après qu'on leur eut tiré deux coups de fusil.

Les médecins constatèrent que les blessures de la poitrine intéressaient les poumons. Bientôt, l'état du malheureux jeune homme empirait, et il expirait, après plusieurs jours d'atroces souffrances.

Triste fin pour le fils d'un millionnaire !

Et penser que les deux lionceaux homicides étaient soignés et cajolés depuis dix-huit mois par la famille qu'ils viennent de mettre en deuil !

Une fois de plus, on voit que l'éducation, appliquée aux fauves, ne prévaut pas sur l'instinct !

✻ JACQUES D'IZIER.

1. Voir le n° 784 (2^e série.)

Le Couronnement d'un Empereur

des Indes

Le "Durbar Day"

La photographie en noir est malheureusement inhabile à reconstituer des événements semblables à ceux qui se sont déroulés le 12 décembre dans l'antique capitale des Grands Mogols, relevuée, depuis ce même jour, la capitale de l'empire des Indes.

Nous ne pouvons ici que retracer brièvement cette journée de cérémonies, uniques dans l'histoire moderne, et qui furent favorisées par un temps splendide. Nous avons parlé, dans nos précédents numéros, de cette vaste ville de tentes et de baraquements, érigée dans la plaine de Delhi en vue de cette mémorable journée, le *Durbar Day*. Les architectes de l'éphémère cité avaient ménagé en son centre une spacieuse arène qui reliait deux édifices destinés à jouer un grand rôle dans les fêtes du couronnement : le *shamiana*, immense estrade plus élevée et mieux dégagée que la précédente, et du haut de laquelle les nouveaux souverains pourraient s'offrir aux acclamations de leurs sujets.

À midi, au son du canon, et précédé de plusieurs escadrons de troupes indigènes, le carrosse royal faisait son entrée dans l'arène, et des pages revêtus de costumes aux précieuses étoffes et tout reluisants de pierreries aidaient les souverains à s'installer dans les trônes disposés sous le dais du *shamiana*. Après une sonnerie de trompettes, l'empereur se dressait et lisait sa proclamation. Puis, les princes régnants, maharajahs et rajahs, s'avançaient à tour de rôle au pied de l'estrade pour rendre hommage à leur suzerain.

Ce fut d'abord le jeune *nizam* de Hyderabad, le plus puissant des princes indiens avec ses douze millions de sujets. Vint ensuite le *gaekwar* de Baroda, ce fils de paysan devenu, par la fantaisie d'une vieille princesse douairière, l'homme le plus riche des Indes, avec ses trente millions de revenus. Et le défilé de potentats et de grands seigneurs se prolongea durant deux heures, en faisant défilé sous le *shamiana* les représentants des innombrables races qui peuplent la vaste péninsule : la Begum de Bhopal, fière de son sang alghan, mais gracieuse dans les plis de sa robe filée d'or fin, les farouches Radjpoutes, représentants d'une oligarchie guerrière qui a fondé de nombreuses dynasties dans le vaste empire ; les chefs sikkimois de l'Himalaya ; l'Ahga Khau, chef de l'antique caste des Parsis.

Quand le long défilé eut pris fin, l'empereur et sa consort, accompagnés de leurs porte-parasol et porte-éventail, et suivis à distance par les princes et les hauts fonctionnaires, se dirigeaient vers la plate-forme élevée du *Mussaman Burj* faisant face à l'immense amphithéâtre où étaient massés 85,000 invités. Isolés de leur suite, sans autre voisinage que celui des jeunes pages, les souverains dominaient la multitude, leurs silhouettes se détachant nettement dans le ciel bleu.

Vingt-six trompettes, conduits par le héraut de Delhi, traversèrent l'arène en exécutant une fanfare triomphale et s'arrêtèrent en face du trône, du haut duquel l'empereur entendit la lecture de sa proclamation, d'abord en anglais, puis en ourdou, la langue officielle indigène.

Enfin, les souverains regagnèrent processionnellement le dais du *shamiana*, où, une dernière fois, ils répondirent aux saluts des princes régnants. Et ils reprirent la route du pavillon royal, tandis que, sur le passage de leur carrosse, la foule hurlait son enthousiasme.

✻ CLAUDE ALBARET.



LE COURONNEMENT D'UN EMPEREUR DES INDES

Après la proclamation, les souverains et leur suite quittent le pavillon impérial dressé devant le grand amphithéâtre de Delhi. ☞ Le roi et la reine se rendant à la cérémonie du couronnement. ☞ Le roi-empereur et la reine-impératrice consort, assis sur leurs trônes, sous le dais du « shamiana », reçoivent l'hommage de leurs vassaux. ☞ La Begum de Bhopal vient se prosterner devant ses suzerains. ☞ Le retour du maharajah de Gwallor après la cérémonie du « Durbar Day ».



LES « GARÇONS-PAILLASSONS »

Ainsi coiffés, les « garçons-paillassons » après le mariage ouvrent le bal avec les demoiselles d'honneur qui les ont affublés de la sorte ; ils exécutent avec entrain la danse nationale et à l'aide d'un chalumeau ils se désaltèrent à travers leur casque de paille, et cela malgré les lazzis que ne leur ménagent pas les belles Irlandaises.

Une Vieille Coutume d'Irlande

LES GARÇONS-PAILLASSONS

On désigne souvent l'Irlande sous le nom de « Verte Erin ». Il serait peut-être plus juste de la baptiser la grise, la brumeuse Erin, car pour quelques beaux mois où la campagne pauvre de l'île offre un aspect verdoyant, combien de tristes jours de pluie et de brouillard ont à subir chaque année ses habitants !

Si l'Irlande était toujours verte et gaie, y rencontrerait-on tant de gens superstitieux ? Sûrement non.

Les peuples du Midi ont le caractère jovial. Les gens du Nord sont rêveurs, sentimentaux et peureux. Et il n'y a rien de surprenant en somme à ce que sur le sol de contrées aussi mélancoliques, aussi désolées en hiver que la Bretagne, l'Irlande et l'Écosse, des légendes étranges soient nées. Les landes, les rochers de granit, les écharpes de brouillard qui rampent dans les vallées devaient faire naître dans l'esprit de paysans ignorants des légendes terrifiantes et des croyances bizarres.

Nulle part peut-être plus qu'en Irlande, la terre ne sue la superstition et la peur, surtout depuis qu'en 1649 la haine cruelle de Cromwell fit massacrer les insurgés royalistes et catholiques.

Dans les chaumières des mineurs et des pauvres paysans on vous racontera sans fin des histoires de revenants où vous trouverez plus d'une analogie avec les exploits de chouans que disent gravement à la veillée nos vieux Bretons et nos vieux Vendéens.

Pourtant, à l'occasion, les Irlandais savent rire et s'amuser. Et précisément parce que chez eux les vieilles croyances se conservent intactes, on retrouve aussi d'antiques traditions qui ont une saveur humoristique toute particulière.

Parmi les cérémonies ordinaires, celle du mariage est bien faite pour retenir l'attention des étrangers. Non seulement on y retrouve la vieille coutume, toujours observée en Angleterre, qui consiste à jeter derrière les mariés partant pour l'église une vieille chaussure et des poignées de riz, mais encore des rites étranges, purement locaux et qui font la joie du voyageur.

L'Irlandais n'est pas riche ; aussi ne rencontre-t-on pas dans les noces du pays ce luxe qui fait l'orgueil de beaucoup de paysans. Les invités sont peu nombreux et encore l'usage veut-il dans certaines provinces que ceux-ci apportent leur cotisation. Ils payent en quelque sorte leur part du festin, quand ils n'arrivent pas chargés de victuailles pour éviter aux parents de la jeune épouse de trop gros débours.

On se contente toutefois de convier à la cérémonie les parents des conjoints et quelques amis intimes.

Dans certains villages, principalement sur la côte sud-ouest de l'île, on fait exception pour les « garçons-paillassons ». Nous ne croyons pas qu'une pareille coutume existe en aucune autre contrée du monde.

Les garçons-paillassons sont de jeunes gars du pays, amis du marié généralement. On ne les a pas invités parce que cela entraînerait de trop grandes dépenses, mais ils peuvent dans une certaine mesure prendre leur part des réjouissances communes, cela à une condition.

Quand la cérémonie religieuse est terminée et qu'après le repas des noces les invités s'apprêtent à danser et à boire de l'eau-de-vie...

comme des Irlandais, on ouvre la porte aux « garçons-paillassons ».

Ils ont revêtu leur costume du dimanche et par-dessus une belle chemise blanche. Ils chantent à tue-tête et ne demandent qu'à danser gaiement, mais il leur faut pour cela se soumettre aux exigences des demoiselles d'honneur. Celles-ci ont fabriqué avec de la paille de singulières coiffures hautes et pointues assez semblables à celles dont on recouvre les bouteilles. Elles en coiffent les boys jusqu'aux épaules, leur ménageant seulement devant les yeux d'étroites ouvertures qui laissent filtrer le regard.

Ainsi équipés, et à condition de ne pas soulever ces casques gênants, les garçons-paillassons pourront deux heures durant, mais deux heures seulement, prendre leur part de plaisir commun.

Rien n'est plus comique que de les voir exécuter dans ce bizarre accoutrement les danses nationales en compagnie des belles filles qui ne leur ménagent pas les lazzis, et boire des rafraîchissements avec un chalumeau à travers leur casque de paille.

Cette coutume fort ancienne et toujours vivace a une origine très discutée. Nous n'en avons trouvé une explication plausible chez aucun des conteurs anglais qui y ont fait allusion. Cela ne lui enlève, du reste, rien de son pittoresque, au contraire.

CYRILLE VALDI.

Une Famille Respectable

Trois cent vingt Fils

ou Neveux

Nous trouvons dans un périodique de la République d'Orange le récit d'un réveillon unique qui vient de se célébrer dans le district de Kronstadt, au Transwall.

Il s'agit d'une fête de famille présidée par une vénérable vieille de 78 ans autour de laquelle étaient réunies près de 350 personnes dont 50 l'appellent « mère » et 270 « tante ».

La veuve Van Wyk est née le 20 octobre 1832. En 1850, c'est-à-dire alors qu'elle n'avait que 18 ans, elle épousa Pierre Lube, qui mourut deux ans plus tard la laissant avec un enfant. Dix mois après, un nommé Prétorio, veuf avec quatre enfants, l'épousait. Cette union se termina un an et cinq mois plus tard par la mort du mari. Voilà la veuve Prétorio avec cinq enfants. Un fermier Pietresse, qui avait sept enfants, convole avec elle ensuite : la famille s'augmente de sept autres enfants, mais après onze ans de mariage avec son troisième mari la pauvre femme reste veuve avec dix-neuf enfants. Nouveau mariage. Le mari est un veuf avec huit enfants. L'union dura onze ans et quatre enfants naquirent. L'époux meurt, sa femme resta veuve cinq ans. Survint M. Kopper dont l'union dura onze ans et qui en cette période fut père dix fois. Deux ans après et pour la sixième fois, la brave femme se mariait avec M. Van Wyk, veuf, qui avait cinq enfants. De ce mariage naquirent quatre enfants. Ce fut la dernière union de la veuve Van Wyk dont le mari mourut il y a deux ans. La vénérable ancêtre, qui se porte admirablement, avait la chance, l'année dernière, de trouver autour d'elle une famille nombreuse comme on en voit peu. Il aurait été curieux de savoir la quantité de victuailles ou de boissons consommées au cours de ce réveillon. Quoique notre confrère africain n'en parle pas, on peut se rendre compte qu'elle fut notable, vu le nombre des convives.

René BOISMONT.

Les Horreurs d'une Révolution

Comment fonctionnent les Ambulances chinoises

Un médecin de la marine française, qui se trouvait à Hankéou durant les derniers combats entre républicains et impérialistes, nous a fait connaître ses impressions, que résume la première phrase de son intéressante lettre :

« Non ! la révolution chinoise n'est pas une révolution à l'eau de rose ! »

En compagnie de deux autres Européens, le médecin français parcourait les environs de Hankéou pour porter secours aux nombreux blessés que les troupes révolutionnaires avaient dû abandonner dans leur mouvement de retraite. Sachant que les Mandchous les tueraient après leur avoir infligé des tortures indescriptibles, les malheureux s'étaient traînés dans des maisons en ruines ou au creux des fossés des routes.

Les trois étrangers venaient de découvrir un de ces malheureux, dont la jambe avait été fracassée par une balle, et ils parlementaient avec des coolies pour le faire transporter à l'hôpital de Hankéou, lorsque survinrent deux soldats impérialistes.

Et les étrangers de se réjouir ! Ces deux soldats portaient au bras le brassard de la Croix-Rouge. Des ambulanciers ! Ils allaient donc pouvoir les aider à secourir le pauvre diable !

Mais les Européens n'avaient pas encore eu le temps de prononcer un mot qu'un des nouveaux venus sortait son revolver et ajustait le blessé.

On eut juste le temps de faire dévier le coup. Et notre compatriote, indigné, fit demander par un interprète :

« Vous n'êtes donc pas ambulancier ? »

— Bien sûr que je le suis ! protesta l'homme en montrant son brassard. Mais je n'ai de conseils à recevoir de personne. Je connais mon métier !

— Cependant, vous alliez tuer ce blessé ? »

Et l'autre de faire cette réponse abracadabrante :

« Je suis ambulancier pour les blessés de mon parti. Mais mon devoir est de tuer les blessés du parti révolutionnaire ! »

Quelle étrange façon de comprendre le noble but de la Croix-Rouge !

Le même jour, notre compatriote apprenait que huit rebelles blessés s'étaient réfugiés dans une hutte que des paysans lui montrèrent de loin. Comme il se dirigeait dans cette direction avec une vingtaine de coolies portant des civières, une colonne de fumée jaillit de la hutte et il pressa le pas. Trop tard !

Des ambulanciers mandchous étaient passés par là ! Et ils avaient mis le feu à la paille sur laquelle gémissaient les malheureux blessés, qui, brûlés vifs, ne tardaient pas à expirer !

Un peu plus loin, le médecin français rencontra un vieux paysan, âgé de 74 ans, à qui l'obus qui avait tué toute sa famille avait mutilé les deux pieds.

Le malheureux se traînait depuis le matin sur ses genoux et sur ses mains, dans l'espoir d'atteindre l'hôpital de Hankéou.

En chemin, il avait rencontré de nombreux « ambulanciers » impérialistes. Mais aucun n'avait eu pitié de cette ruine vivante !

Et nous ne pouvons que répéter, avec notre correspondant, que cette révolution chinoise n'est pas une guerre d'opéra-comique !

A. LEBLANC.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine

Vif-Argent

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

CHAPITRE VI (Suite.)

Perez se penche vers Dolora et lui parle tout bas, à l'oreille, de cette voix sinistre qu'on entend dans les cauchemars :

« Tu te souviens... Je t'ai dit que ton devoir est de haïr les Français... de les traquer... de les tuer... »

— Oui, oui... Je n'ai rien oublié...

— Je t'ai dit que je suis ton père... et que seul au monde j'ai le droit de te dicter tes actions...

— Oui... vous m'avez dit... que vous êtes mon père...

— Et tu as obéi à mes ordres... tu es Dolora Perez, tu es la Hija Alferéz... tu commandes à des hommes, qui sont à toi comme des chiens fidèles... »

Elle acquiesce de la tête, sans proférer un mot.

« Tu sais que toute tentative de rébellion serait vaine... je suis ton maître... »

— Mon maître... répète-t-elle comme un écho.

— Tu m'appartiens corps et âme...

— Corps et âme... »

Sa voix semble celle d'une morte.

Lui, multiplie ses passes autour d'elle. Il s'étonne de cette soumission en quelque sorte apparente et qui ne lui paraît pas suffisante... Et, à force de volonté, à force de dépense, d'énergie, enfin, il obtient le résultat qu'il voulait.

Elle s'est redressée, elle a rejeté en arrière sa lourde chevelure noire que ses deux mains ont relevée sur son front...

Le sang de nouveau a afflué à ses joues.

Le charme a produit tout son effet : alors que tout à l'heure elle semblait épuisée, chancelante, prête à défaillir, une énergie nouvelle a galvanisé son organisme...

Son front s'est durci, ses lèvres, dont la carnation a rougi, se sont contraintes en un sourire méchant.

Ses yeux se sont agrandis et une lueur cruelle les illumine...

Ses mains ont des frémissements inquiétants... Et dans cette sorte de résurrection... ou plutôt sous l'influence de cette possession qui la domine, sa beauté a reparu tout entière, vigoureuse, altière, menaçante...

Elle est bien redevenue la Hija Alferéz...

Sa voix, si douce tout à l'heure, a pris des sonorités métalliques, ses gestes se sont masculinisés...

Elle regarde en face Perez, qui fixe sur elle ses yeux démoniaques, mais dont main-

tenant, elle semble défier le rayonnement.

« Ah ! ma Dolora ! s'écrie le misérable, te voilà donc enfin redevenue telle que je te voulais, celle que j'appelle ma fille, et qui est digne de moi... »

« Que voulez-vous de moi ? dit-elle. Parlez et je vous obéirai... »

Avant de lui répondre directement, Perez réfléchit un instant puis il dit :

« Dolora, tu sais que tu ne peux pas me mentir... même si tu le voulais ; ma volonté, plus forte que la tienne, te contraint à me dire toute la vérité... Je veux que tu me répondes en toute franchise... »

— Interrogez, et je vous dirai cette vérité...

— Que s'est-il passé qui avait changé tout à l'heure ma fille docile et obéissante en une créature hésitante et presque rebelle...

« N'est-il pas vrai que tu as eu le désir de me résister?... »

Dolora plonge ses deux mains dans ses cheveux qu'elle relève :

« Oui, oui, c'est vrai, dit-elle. »

— Et d'où te venait cette velléité de résistance?...

— Je ne sais pas... C'était comme un instinct qui jaillissait du plus profond de mon être... »

Perez la regarda attentivement : depuis sa plus tendre enfance, il a tout mis en œuvre pour substituer sa volonté à celle de la jeune fille... il lui a en quelque sorte inculqué sa propre nature, elle n'a de souvenirs que ceux qu'il lui a dictés, elle n'accomplit d'actes que ceux qu'il lui a ordonnés... et il l'a domptée si complètement que, même s'il est absent, elle continue à vivre la vie dont il lui a imposé le programme...

Il a tué en elle, par ses pratiques criminelles, toute générosité, toute pitié... De cette créature qui avait tous les charmes, toutes les douceurs, toutes les délicatesses de la femme, le pouvoir infernal qui est en lui a fait la Hija Alferéz qui tue, qui torture, criminelle et sinistre!...

Et tout à l'heure, il ne s'y est pas trompé, elle a fait un effort pour lui échapper, il a dû faire appel à toute son énergie fluïdique pour la reconquérir...

Encore il l'interroge.

Elle balbutie des réponses.

Quelque chose d'indéfinissable lui a monté au cerveau, au cœur...

« Que sais-je ? dit-elle de sa voix mal affermie — car le regard de Perez lui fait peur — cette nuit, pendant que je dormais, une femme m'est apparue, à la figure d'une angélique bonté... elle me tendait les bras, elle m'appelait... me disant : « Ma fille ! Me reconnais-tu ? Je suis ta mère !... » »

— Ta mère ! cria Perez d'un accent furieux. Je t'ai dit qu'elle était morte, égoragée par les Français...

— Dans mon rêve, elle était vêtue comme les Françaises... elle me parlait français... je la comprenais si bien... »

— Les visions mentent, les rêves sont des imposteurs... je veux que tu oublies cette folie de la nuit, je veux que tu haïsses,

que tu maudisses les Français... Je veux que tu sois la Hija Alferéz !... Tu es, tu as toujours été Dolora, la fille de Bartolomeo Perez, le roi des Matadors, le roi des Tueurs... »

Sa voix sonne comme un clairon et, encore une fois, ce démon a ressaisi sa victime...

« Je suis la Hija Alferéz, répond Dolora, je suis votre fille... »

— Tu jures haine et mort aux Français...

— Haine et mort aux Français...

— Et je veux qu'à l'instant même tu me prouves que tu es prête à assouvir cette haine...

— Que faut-il faire ? Je suis prête... »

Perez a un rire de triomphe.

Il arrache de sa ceinture un long couteau à la lame effilée et, le mettant à la main de Dolora, il l'attire vers le corps immobile, toujours en proie à cet accès de léthargie qui semble ne pas devoir finir.

« Regarde cet homme, dit Perez, ne le reconnais-tu pas?... »

— En effet, répond Dolora, c'est celui qui déjà plusieurs fois s'est trouvé sur ma route... et qu'on appelle le capitaine Vif-Argent...

— C'est notre ennemi mortel, c'est l'ennemi de notre patrie, l'assassin de nos frères...

— Oui, oui !... Déjà, sur votre ordre, j'ai essayé de le faire périr.

— Et toujours il t'a échappé... et il y a un an, à Puebla, c'est lui qui a arraché de la tour de Loreto le drapeau qui était le palladium, le talisman de notre indépendance...

— Oui, je me souviens !...

— Rappelle-toi, cet homme s'est emparé de moi... il m'a enchaîné, insulté, frappé... Je suis ton père et je suis tout pour toi ! Répète que je suis tout pour toi !... »

Elle répète le mot ; mais, quoiqu'elle soit domptée encore une fois, qu'il se soit pour ainsi dire incarné en elle, il sent je ne sais quelle résistance...

« Eh bien ! crie-t-il, tue cet homme... »

Il lui désigne la poitrine de Vif-Argent.

« Voici la place du cœur... frappe... »

— Oui, oui ! » fait-elle d'une voix qui n'a plus de sonorité humaine.

Il est couché sur son épaule, son visage près de son visage, il l'effleure de son souffle, il l'enivre de toute la puissance de son fluide empoisonneur...

Il commande à son bras qui se lève, armé du couteau.

Et qui s'abaisse, la pointe dardée sur la poitrine de Vif-Argent...

Mais qui, par un incroyable prodige, l'effleure à peine, ne mettant sur la peau blanche de la poitrine qu'une goutte de sang...

Et deux faits simultanés se sont produits Dolora a reculé d'un pas, puis, jetant le poignard, elle a crié :

« Non ! non ! je ne peux pas... »

Tandis que Vif-Argent, brusquement, a bondi, a sauté en bas de la table, vivant,

les yeux ouverts, la face énergique.

Il était dans une sorte de léthargie...

Mais, ainsi qu'il se passe souvent dans ces états cataleptiques, il a suffi d'une vive impression physique — dans le cas actuel la piqûre d'une lame — pour que ce réveil se fasse, instantané, complet...

Vif-Argent est debout...

Il ne voit devant lui que son adversaire, son ennemi, Bartolomeo Perez, le gnôme hideux qui lui inspire une insurmontable horreur...

Aussi, regardant à terre, il a aperçu le poignard échappé des mains de la jeune fille, et se baissant, il s'en est emparé... puis il a couru sur Perez, qui a bondi en arrière, avec un cri terrible.

Il échappe au jeune homme, arrache un pistolet de sa ceinture, le braque sur Vif-Argent, appuyé sur la détente...

Le coup part, mais la balle, mal dirigée, se perd dans la muraille...

Vif-Argent court sur lui : le monstre se sent perdu...

Mais il est agile, il fuit, fait des détours, tourne, vivolte et Vif-Argent ne parvient pas à l'atteindre...

Dolora est tombée à genoux, dans un coin de la vaste salle, et d'abord Vif-Argent ne la voit pas, car elle est perdue dans l'ombre...

Soudain, Perez, qui jusque-là semblait affolé, fuyant au hasard, semble avoir repris son sang-froid.

Il a mis la large table entre lui et son adversaire...

Et, crispant ses mains au bord de la longue plaque de bois, peu à peu, il la fait tourner sur elle-même, découvrant la partie du sol qu'elle couvrait tout à l'heure... il est blotti derrière ce rempart.

Mais Vif-Argent a la ferme volonté d'en finir avec ce misérable qu'il rencontre toujours sur son chemin.

Il se souvient qu'il est armé lui-même, car on s'est emparé de lui, sans songer à le dépouiller.

Les deux hommes n'ont pas échangé un seul mot...

Perez voudrait fasciner son ennemi, comme naguère il a fasciné Mistoufle, et il essaie de darder sur Vif-Argent les effluves de ses yeux infernaux...

Mais il n'est pas maître de lui... il a peur... et ne parvient pas à concentrer sa volonté en l'effort nécessaire...

Il voit Vif-Argent qui a pris à sa ceinture un pistolet et qui, froidement, avec le calme d'un justicier, dirige l'arme sur lui...

C'est la mort... et pourtant, que Vif-Argent fasse seulement un pas de plus en avant, qu'il mette le pied sur la partie du sol que Perez a découverte en déplaçant la table... Perez est sauvé...

En un cri strident, il appelle :

« Dolora !... »

Et voici que la jeune fille, obéissant à la suggestion dont elle ne s'est pas libérée, se dresse derrière lui...

Vif-Argent presse la gâchette... et il voit la jeune fille... il a un frisson. Encore une

nemi de celui qui se dit son père... Perez s'est retourné.

Il lui prend le poignet, la renverse, puis il la saisit, la jette sur son épaule et l'emporte...

La porte se referme sur eux.

Et, dans la salle des armes, les bougies de cire s'éteignent.

Ce n'est plus que mort et silence.

CHAPITRE VII

Dans le vide. — Vif-Argent. — *L'in-pace* aux mygales. Un escalier qui a des marches. — *Fiat lux!* — En haut comme en bas.

Vif-Argent a senti le sol se dérober sous lui...

Puis, c'est la chute dans le vide...

Courte, d'ailleurs, d'une dizaine de mètres peut-être...

Va-t-il se briser? Par un geste instinctif, il a appliqué ses bras contre son corps, afin qu'ils ne heurtent pas les parois de l'abîme où il se sent tomber...

Et il s'est fait souple et prêt à rencortrer le sol.

Or, le fond du puits où il a été précipité se compose de détritrus végétaux, de mousses entassées dans lesquelles ses pieds s'implantent... Le heurt ainsi n'a rien de dangereux...

Vif-Argent se trouve debout, sans fracture, ni blessure.

« Ouf! fait-il, repris comme malgré lui, en circonstances si graves, par la gaité qui fait le fond de son caractère, rien de cassé!

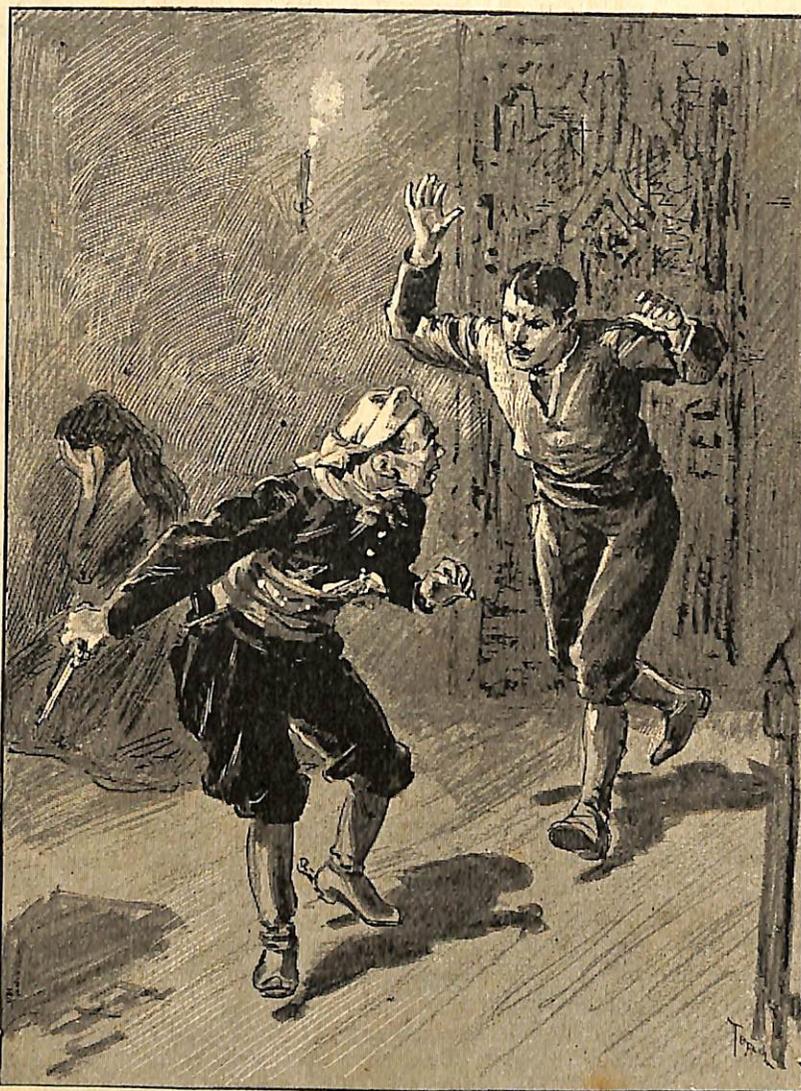
« Je puis dire que j'ai une rude veine... »

« Voyons, fait-il, que diable se passe-t-il? Que m'est-il arrivé? Où suis-je? Qu'est-ce que cette apparition de ce démon, acharné à ma perte... puis, je ne me suis pas trompé, non!... J'ai bien reconnu cette créature bi-

zarre qui, elle aussi, me poursuit de sa haine...

« J'ai longtemps perdu connaissance, ceci n'est pas douteux. Combien de temps cet état singulier a-t-il duré, pendant lequel je n'ai rien senti, rien compris, rien entendu?... Ah! je me souviens, je sortais du cabaret de M. Reverdy...

« Je ne sais quelle histoire il m'avait racontée... justement sur ce Bartolomeo Perez... et sur sa fille... Bon! je repenserai à cela... Puis j'allais chez moi pour me préparer au départ... C'est bien cela, j'avais donné rendez-vous à mes hommes... et nous devions partir dans la nuit, en éclairés, pour rechercher la trace de ces bandits, les Matadors, et entamer contre eux



CAPITAINE VIF-ARGENT

Agile, Perez fuit, fait des détours et Vif-Argent ne parvient pas à l'atteindre. (P. 212, col. 1.)

fois, une instinctive pitié le domine...

Et il relève le canon de l'arme... la balle siffle et va briser un des supports de torche... Mais en même temps il s'est élancé vers l'homme qu'il va saisir de ses mains énergiques...

Un éclat de rire retentit, sarcastique, sinistre... Perez, repoussant Dolora, a bondi jusqu'à la muraille, a touché un ressort caché entre les armes...

Un dé clic se fait : le sol s'ouvre sous les pieds de Vif-Argent, qui perd l'équilibre et disparaît...

Tandis que les dalles de marbre se rapprochent et ferment la trappe sinistre...

Dolora a poussé un cri désespéré, comme si elle prenait parti maintenant pour l'en-

une campagne décisive... J'étais à quelques pas de mon hôtellerie... ici, la mémoire me manque...

« Rien que l'obscurité, rien que le silence... »

« Et voici que, tout à coup, je ressens une douleur vive, aiguë, auprès du cœur... et qu'il se fait dans tout mon être un choc rapide, profond, comme si mon organisme était traversé par une étincelle électrique.

« Mon cerveau s'éclaire, mes yeux s'ouvrent... Et, soudain, c'est la bataille contre cette espèce de monstre, dont Reverdy m'a révélé les forfaits... »

« Comment ne l'ai-je pas tué? Je le te-

Deux Ans au Pays des Papous

Les Cannibales

de la

Nouvelle-Guinée

par

ANDRÉ CHARMELIN

V

LES PAPOUS A LA CHASSE

Si les hommes, dans les diverses tribus de la Papouasie, laissent aux femmes le soin de cultiver les champs, de porter les lourds

teurs orientaux ont enrichi leurs histoires fantastiques et qui est une merveille réelle par la couleur éclatante et changeante de son plumage, qui est bleu quand l'oiseau est au repos.

Les Papous prennent l'oiseau du paradis afin de s'orner de ses plumes, mais les chefs seuls ont le droit de s'en revêtir largement.

Comme gibier, les Papous recherchent particulièrement le sanglier, le casoar, qui est un grand oiseau de l'ordre des échassiers, et le wallaby ou ouallabi, qui est une sorte de kangourou. Voici quelle est, à la chasse, la méthode des Papous. Ils choisissent une clairière plus ou moins grande; et, au moyen de solides filets qu'ils attachent aux arbres, ils en font une enceinte à peu près close et qui ne laisse que deux ou trois ouvertures, par l'interruption des nasses dont la clairière est entourée.

A une très grande distance de la clairière, les chasseurs papous forment un cercle. Chaque homme, de ce point de départ, devra converger



LES CANNIBALES DE LA NOUVELLE-GUINÉE

Pour chasser, les Papous se réunissent en cercle et poursuivent le gibier vers une clairière qu'ils ont au préalable entourée d'un immense filet. — Les animaux, effrayés par leurs cris, fuient éperdus et se hâtent vers le piège central.

nais au bout de mon pistolet... et c'était un jeu pour moi que de lui loger une balle dans la tête...

« Mais ce n'est pas le moment de philosopher.

« Vif-Argent, mon ami, tu te sens très vivant et tu n'as pas, que je sache, l'intention de mourir... or, ne te fais pas d'illusions. Par la gredinerie du señor Perez — oh! il faudra bien que son compte se règle un jour! — me voilà au fond de quoi! d'un puits? d'une oubliette?... Je n'y vois pas clair... Je n'ose hasarder un pas ni à droite, ni à gauche... »

« Que faut-il faire? Le but est bien clair, sortir d'ici... Les voies et moyens sont moins simples... »

« Procédons par ordre.

« De la lumière d'abord... »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENAUD.

fardeaux, de puiser l'eau aux sources parfois lointaines, les Papous masculins ne restent pas cependant inactifs. La guerre, nous l'avons dit, existe chez eux, à l'état perpétuel; et, lorsque la chasse aux crânes leur laisse quelque loisir, ils s'adonnent à une chasse moins barbare et plus nécessaire, puisqu'ils tirent de là une grande part de leur subsistance.

Nous avons déjà signalé ce fait, que la faune de la Nouvelle-Guinée n'est ni très riche, ni très variée en espèces de quadrupèdes. On y chercherait vainement les fauves superbes qui magnifient et terrifient les jungles de l'Insulinde : Java, Sumatra, Bornéo.

Mais la Nouvelle-Guinée possède une autre sorte de richesse. Outre que l'on y trouve au moins vingt espèces de marsupiaux, le nombre, la variété, la splendeur des oiseaux de la Papouasie est incomparable. C'est là que brille et resplendit pour ainsi dire à chaque pas cet admirable oiseau du paradis dont tous les con-

Voir les nos 790 à 793.

vers le centre de la vaste circonférence, c'est-à-dire vers la clairière.

Le Papou, armé de sa lance, se met en marche, pousse des cris, auxquels, le plus souvent, se mêlent les aboiements furieux des chiens qui aident leurs maîtres à rabattre le gibier.

Effrayés par le tumulte des voix humaines et canines, sangliers, casoars, ouallabis se précipitent dans la direction opposée à celle d'où viennent ces clameurs. Les chiens, quand la chasse en comporte, se lancent à la poursuite des animaux qui, même en fuyant, courent à leur perte et se hâtent vers le piège central. Tous, quadrupèdes et bipèdes, arrivent à la clairière ceinte de filets fixés à hauteur d'homme. Les casoars tentent de s'y réfugier en s'élevant par-dessus avec leurs lourdes ailes, les sangliers et les kangourous s'efforcent de bondir. Tous finissent par arriver aux ouvertures laissées dans l'obstacle. Et, ainsi, une troupe de bêtes effarouchées se trouvent rassemblées dans la

clairière. que l'on ferme tout à fait en tendant aussi des filets aux endroits tout à l'heure ouverts.

Alors commence la tuerie des animaux parqués. Armés de leurs lances, les Papous percent et massacrent les victimes hagardées. Quand elles ont toutes succombé aux milliers de coups dont les lances les ont criblées, les chefs font, entre les chasseurs, le partage du

butin. Si la chasse a été digne de laisser des souvenirs dans la tribu, les artistes papous en peignent les incidents sur des planchettes pareilles à celles dont on se sert pour les *kouwar*. Ces « peintures sur bois » sont précieusement conservées chez les Papous, pour qui elles constituent comme un titre de noblesse en même temps qu'un « objet d'art ».

✂️ ANDRÉ CHARMELIN.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur Extraordinaire

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

par
PAUL D'IVOI

Chapitre II

UN NUMÉRO AVEC DIALOGUE INATTENDU (Suite.)

LES exercices des enfants ailés se poursuivaient, à la grande satisfaction des spectateurs. Seuls, Tibérade et ses amis poussèrent un soupir de joie lorsque les fils, s'allongeant derechef, permirent aux jeunes gymnasiarques de reprendre pied sur l'estrade.

Un dernier salut au public et tous les petits s'engouffrèrent dans la sortie des écuries.

« Fini le spectacle, s'écria Tibérade, courons à la direction. »

Il sautait sur la piste et courait vers l'ouverture des écuries et coulisses, par laquelle Emmie venait de disparaître. Le général et Midoulet se hâtèrent de le suivre, chacun voulant arriver bon premier auprès du pantalon voyageur. Dans leur hâte, ils ne remarquèrent même pas qu'un remous de la foule les séparait de Sika.

Et cependant, si Marcel s'était retourné à ce moment, il eût reconnu, encadrant la blonde Japonaise, le Druse Yousouf et le Persan Ahmed, dont il avait surpris la conversation à bord du steamer *Parthénon*.

Il eût entendu Yousouf proférer d'un ton menaçant :

« Accomplissez les ordres du Conseil des Druses ! »

Sika entendit, elle, ces mots prononcés presque à son oreille.

Elle se retourna du côté de la voix, mais le mouvement commencé ne s'acheva pas. Un voile opaque s'abattit sur son visage, l'aveuglant et la bâillonnant à la fois. Des mains brutales la saisirent, l'enlevèrent de terre et l'emportèrent rapidement. Comment ? Pourquoi cette violence ? Elle se posait encore la question que, déjà, le vent lui annonçait qu'elle était hors du cirque.

Singulier pays que cette région du Liban, où les Druses inspirent une crainte telle, qu'il avait suffi à Yousouf de déclarer :

« Celle-ci est à nous. Mohamed, le maître des Druses, l'avait choisie de son vivant comme épouse. »

Et personne, parmi la foule assistant au

rapt, n'avait songé à s'opposer à la volonté des ravisseurs.

Au dehors, le Druse et le Persan Ahmed s'arrêtèrent auprès d'une automobile qui attendait dans un angle obscur de la place d'Aïa-Tarbouch.

Yousouf désigna le véhicule.

« Avec cela, tu atteindras le palais de Mohamed avant le jour. Il te sera donc facile d'enfermer ta prisonnière, sans que personne se doute que j'expédie cette Européenne au lieu et place de ma chère fiancée. »

Un sourire bizarre détendit les lèvres d'Ahmed, accompagnant sa réponse :

« Il sera fait ainsi que tu l'as décidé. »

— Merci. Souviens-toi qu'Yousouf est ton frère. Si tu as besoin de lui, appelle-le ; il accourra, fût-il à l'autre extrémité du monde.

— Je le sais ; mais je n'aurai pas besoin d'aide. Sois heureux. Ta bien-aimée est embarquée à présent ?

— Oui.

— Va la rejoindre. Au jour, soyez bien loin en mer. Qu'elle ne puisse voir le reflet des flammes qui auraient pu la consumer ! La jeune fille verrait en pareille chose un mauvais présage. »

Les deux hommes se serrèrent la main. Les serviteurs qui avaient transporté Sika avaient déposé la prisonnière dans l'automobile.

Ahmed sauta auprès d'elle, tandis qu'un wattman indigène se tenait au volant de direction, prêt à partir au premier signal.

« Au revoir, Yousouf, reprit le Persan Ahmed, vis heureux ! »

— Que les félicités t'accompagnent ! » riposta le Druse.

Ahmed eut un nouveau sourire :

« J'y ferai mon possible, ami. »

— Et prends garde que la captive ne s'échappe... Le Conseil de la Montagne serait féroce.

— Oui, oui, sois tranquille. Hors de la ville, je débarrasserai la demoiselle de son voile... Qu'elle respire, crie, rugisse dans la campagne déserte, cela n'a aucune importance. Elle ne fuira pas d'une voiture marchant à 40 ou 50 kilomètres à l'heure. Donc, adieu ! »

Le mécanicien actionna le levier de mise en marche.

L'automobile s'ébranla et disparut dans une rue voisine.

Alors, Yousouf s'inclina vers le Sud-Est, direction de La Mecque, la ville sainte, et les mains en coupe au-dessus de sa tête, il psalmodia :

« Gloire à Allah, qui a sauvé la fiancée chère au cœur de son serviteur ! »

Chapitre III

EMMIE RETROUVÉE, SIKA ET LE PANTALON SONT PERDUS !

A ce moment même, Tibérade, toujours suivi par Uko et Midoulet, tel un homme qui aurait deux ombres, parvenait après maint détour à la porte du cabinet directeur.

Il frappa d'une main impatiente.

La voix claire du manager clama :

« Entrez ! Entrez donc ! »

Et les trois voyageurs ayant obéi, le directeur qu'ils reconnurent de suite, car il avait présidé aux exercices des enfants ailés, se leva gracieusement, démasquant la jeune Emmie qui venait de l'avertir de la visite imminente de ses amis.

« Emmie ! »

— Cousin Marcel !

— Chère petite !

— Je suis bien heureuse, va !... »

Ces exclamations des deux cousins enfin réunis étaient ponctuées de baisers sonores.

« Je te croyais perdue ! reprenait Tibérade... Ah ! jamais ton cousin ne s'est senti autant ton père. »

Et puis ce fut le tour du général, voire même de Midoulet. Dans sa joie, Emmie ne se souvenait plus des ennuis causés par l'agent.

« Et M^{lle} Sika ? »

— Elle est restée en arrière... Vous la verrez dans un instant.

— En attendant, si l'on parlait un peu du pantalon ! »

La réflexion de Midoulet provoqua le fou rire chez la fillette.

« Ah ! monsieur Midoulet ! plaisantait-elle. Vous ne pensez donc qu'à cela ? »

— Ma foi, oui, mademoiselle. Et ce faisant, je suis dans le rôle que me trace le devoir.

— C'est un devoir de tailleur à façon.

— De tailleur d'étrivières pour traitres, certainement, mademoiselle. »

A ce moment, le manager intervint.

« Pardon, fit-il avec un accent anglais prononcé, je vous entends pâler d'une *inexpressible chose*, inexpressible parce que inconvenable, je pensais que vous veniez pâler de la grande caisse. »

— La grande caisse ? » répétèrent les visiteurs ahuris.

Nouvel éclat de rire d'Emmie qui s'écria :

« Je vais vous expliquer l'affaire ; sans moi, s'engageant de cette façon, l'explication pourrait durer longtemps. »

Uko coupa la phrase.

« Je vous laisse vous expliquer, je vais à la recherche de ma fille. Elle a dû s'égarer dans ce dédale de couloirs, de boxes, de loges. »

Tibérade tendit la main au Japonais :
« Allez, allez, général, votre souci nous apparaît naturel. Revenez vite avec M^{lle} Sika. Vous nous retrouverez ici. »

L'interpellé ne se le fit pas dire deux fois. Il s'empressa de sortir.

« Maintenant, fit gravement Emmie, voici la chose. J'ai soulevé le pantalon à la consigne de Port-Saïd. Poursuivie, j'étais sur le point d'être prise, quand la Providence conduisit ma fuite en face d'une grosse caisse appartenant au cirque.

— Ah! la *grande caisse*, soulignèrent Marcel et l'agent des renseignements.

— Juste. C'était la cachette rêvée. Je m'y blottis; mais, pour entrer dans cette caisse... d'asile, je dus découper la peau d'âne.

— La carte à payer.

— Précisément. C'est ce que me déclara master Palmiper, lorsque, une fois en pleine mer, je crus pouvoir sans danger sortir de mon appartement sonore.

— Et?

— Il fut exquis, master Palmiper. Il me donna toutes facilités pour vous prévenir à votre arrivée à Beyrouth. Bien plus, pour ne pas me laisser le temps de m'ennuyer, il me fit *travailler*, comme vous avez pu le voir. Je l'en remercie. Grâce à lui, je sais me promener au bout d'un fil comme une simple araignée. »

Marcel fronçait déjà les sourcils en toisant le manager, mais Emmie coupa la mercuriale menaçante :

« Pour l'instant, fit-elle d'un air innocent, je redeviendrai libre dès que tu auras soldé la peau d'âne.

— Ah! oui. »

Et, ramené au but de sa visite, le jeune homme interrogea :

« Master, à combien estimez-vous l'indemnité de logement de cette enfant? »

Le directeur s'inclina.

Sa face ronde exprima clairement cette idée :

« Enfin, nous allons dire des choses intéressantes. »

Puis, avec l'astuce du négociant, il confessa, l'air, le ton, le geste navrés :

« Le grand caisse, il est hors d'usage totalement.

— Je veux bien. Son prix?

— Le prix, voilà. Il était dans l'état de neuf, pour ainsi dire. Il n'avait pas servi plus que dix fois.

— D'accord; le prix? »

Mais le manager devait être de ceux qui ne prononcent un chiffre qu'au dernier moment, car il continua :

« Au cas où vous en douteriez, je peux envoyer chercher l'instrument musical.

— Inutile! Le prix?

— Il peut plus faire : boum!

boum! puisque son peau, il est crevé.
— Mais combien voulez-vous, à la fin? Dites une somme. »

Le manager gonfla ses joues, puis avec importance :

« Si vous étiez dans le commerce, vous sauriez, les peaux ont beaucoup augmenté! L'âne devient rare... On n'élève plus.

— Cela m'est égal!
— Non, car les peaux d'âne sont hors de prix.

— Énoncez ce hors de prix. »

Cette fois, l'Anglais jugea son interlocuteur suffisamment préparé à l'audition de ses prétentions, car il laissa tomber négligemment :

« En réclamant 400 francs, mister, je vous assure une affaire d'or.

— A votre profit, mister, je comprends, mais je ne discute pas. Voici le prix exigé. »

Et Tibérade posa sur le bureau quatre cents francs en billets et monnaie.

Le geste illumina le facies du manager. Il empocha les espèces et, griffonnant un papier à en-tête du cirque :

« Je donne un reçu! »

Et Marcel, ayant pris gravement la pièce annoncée, l'ayant serrée dans son portefeuille :

« Il ne me reste plus qu'à vous remercier, master, et à vous quitter sans espoir de retour.

— Non, ne remerciez pas! Je suis satisfait aussi de ce dénouement... »

Mais, brusquement, cette scène de vaudeville se transmuta en plein drame. La porte s'ouvrit avec violence, livrant passage au général, pâle, haletant, les vêtements en désordre, qui clama d'une voix rauque, étranglée par l'émotion :

« Sika a disparu! Sika a été enlevée!

— Enlevée! gémit Tibérade, bondissant sur ses pieds.

— Oui.

— Par qui?

— Par les Druses! » acheva le malheureux père d'une voix lamentable.

Par les Druses! Pour Uko, seul, ces mots ne prenaient pas leur terrible signification.

Mais Midoulet, de par sa fonction, Tibérade et Emmie, de par leur instruction, savaient la situation étrange du Liban et de la vallée encaissée entre cette chaîne de montagnes et sa parallèle l'anti-Liban.

Deux races y sont non pas mêlées, mais superposées : les *Maronites*, commerçants, chrétiens d'Orient, pacifiques et rangés;

les *Druses*, montagnards, pasteurs, chasseurs et guerriers. Les premiers travaillent et amassent; les seconds songent seulement à récolter, c'est-à-dire à s'emparer des économies des autres.

On juge de la terreur qu'inspirent les bourreaux aux victimes, les pillards aux pillés. On comprend la réussite de l'audacieux coup de main de Yousouf, se couvrant de la volonté des Druses.

Marcel, Emmie, Midoulet avaient compris de suite.

Sans prendre le temps d'un adieu, ils s'élançèrent hors du cabinet directorial. Le manager ne songea pas à les retenir.

Ayant touché de quoi acheter deux grosses caisses au moins, master Palmiper jugeait inutile de prolonger l'entretien.

Tout en traversant les écuries, Tibérade interrogeait Uko.

« Qui vous a parlé des Druses? »

— Un palefrenier.

— Où est-il? »

— Écurie 3.

— Allons-y. »

Un instant après, ils s'engouffraient dans l'écurie désignée; mais là, ils subirent un premier retard. Celui qu'ils cherchaient était allé acheter du tabac. Il fallut attendre son retour.

Et Midoulet, soucieux de ne pas perdre de temps, en profita pour reprendre l'interrogatoire d'Emmie.

« En attendant, mademoiselle, renseignez-nous donc sur le pantalon! »

L'égoïsme de l'agent exaspéra la fillette.

« Ah! répliqua-t-elle avec colère, le danger de M^{lle} Sika vous laisse indifférent... Vous ne pensez qu'à votre vêtement. Eh bien, vous avez tort. Il court les mêmes périls que la pauvre chérie!

— Les mêmes périls?

— Oui, car elle le portait avec elle. Ce fut elle qui m'aida à le délivrer de la consigne, à elle que je l'avais jeté par la fenêtre du chef de service. »

L'affirmation d'Emmie sonna si étrange aux oreilles des assistants qu'ils oublièrent une minute leur anxiété pour murmurer :

« Elle l'avait et elle nous l'a caché... Pourquoi? »

Philosophiquement, la petite haussa les épaules.

« Vous le lui demanderez quand nous l'aurons sauvée... Moi, je ne sais pas. »

Mais, se dressant sur la pointe des pieds, approchant ses lèvres du pavillon auriculaire de son cousin, elle chuchota :

« Je crois que Sika a voulu éviter que la remise de l'objet ne provoquât la séparation du général et d'un certain cousin, que j'aime de tout mon cœur. »
(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

DIX-HUIT ROMANS POUR 1 FRANC 50

Les dix-huit romans ci-dessous réunis en un volume broché de 576 pages sont envoyés franco contre la somme de 1 fr. 50 adressée en timbres ou mandat-poste au Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

ROMANS COMPOSANT LE VOLUME

<i>Enterrée Vivante!</i> par J. LERMINA.	<i>Les Batteurs de Brousse.</i> par C. DOYLE.	<i>La Raçon du Crime.</i> par LETURQUE.
<i>Le Secret du Glacier.</i> par G. LE FAURE.	<i>Le Masque Rouge.</i> par G. LE FAURE.	<i>Nx Exploits de Kettle.</i> par C. HYNÉ.
<i>Rocavol le Bndit.</i> par W. COBB.	<i>Vendita de Musolino.</i> par M. DELINES.	<i>Le Pilote Fintôme.</i> par R. THÉVENIN.
<i>Se Tuera-t-il?</i> par BERTHOL-GRAIVIL.	<i>La Mort qui court.</i> par LERMINA.	<i>Dern Exploits de Kettle.</i> par C. HYNÉ.
<i>Monsieur... Rien!</i> par L. BOUSSENARD.	<i>Le Diable du Shah.</i> par PAUL D'IVOI.	<i>Les Ruses de Barnaff.</i> par N. TOPÉNT.
<i>La Tête ensorcelée.</i> par R. THÉVENIN.	<i>Exploits du C Kettle.</i> par C. HYNÉ.	<i>Le Pope Sanglant.</i> par M. DELINES.

Société
de
Géographie de Paris

La Carte du Mois

Institut
Ethnographique
International de Paris

L'INTÉRIEUR DE LA TRIPOLITAINE

Faut-il aller de l'avant? C'est la question que se posent les Italiens débarqués en Tripolitaine. Jusqu'à ce jour ils sont restés rivés à la côte et ils sentent que la résistance turque ne cessera que lorsqu'ils auront occupé les oasis de l'intérieur.

C'est une rude affaire. Elle nous intéresse aussi, nous Français,

M. ET M^{me} DE LACHARRIÈRE
AU SOUS

M. Ladreit de Lacharrière, dont nous avons déjà signalé l'important voyage d'étude au Maroc, a donné, le 15 décembre 1911, un récit aussi instructif que pittoresque de ce voyage accompli en compagnie de M^{me} de Lacharrière, qui a vaillamment suivi son mari. Il insiste surtout sur la partie la plus neuve de sa tournée, qui est l'itinéraire parcouru dans le Sud Marocain et le Sous.

Située entre le haut Atlas au Nord, l'Anti-Atlas au Sud, la vallée du Sous a des bords très raides au Nord, coupés de gorges, livrant passage aux torrents tributaires de l'oued qui la traverse.

Les habitants sont en majorité de race berbère; toutefois les grandes familles sont arabes. Les uns et les autres sont mélangés de sang noir. Les caïds ont de véritables châteaux forts. L'organisation féodale est dominante; le pays est divisé en grands fiefs, gouvernés de père en fils par les membres d'une même famille. Ces seigneurs forment ensemble une confédération. Le maghzen chérifien n'a que peu de rapports avec eux et ne leur donne qu'une très vague investiture.

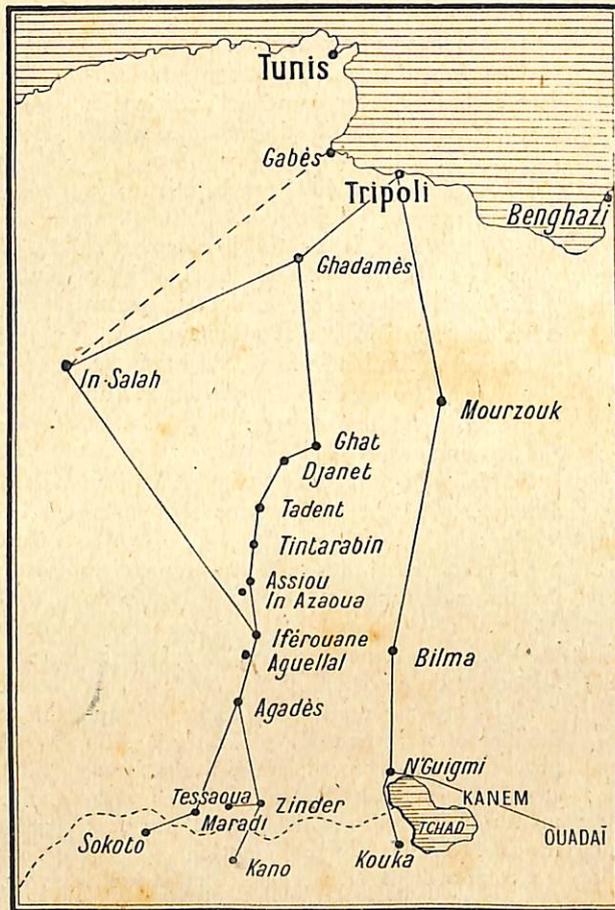
Bien que le sultan ait un représentant dans la capitale du Sous, Taroudant, il n'est pas sûr de ce pays qui s'est soulevé contre lui en 1910.

Taroudant est une jolie ville; ses murailles, percées de cinq portes, entourent de vastes et superbes jardins, dans lesquels sont répandues les habitations des musulmans, autour du souk et des mosquées.

Les voyageurs eurent quelque peine à visiter la ville; déjà, avant leur arrivée, le pacha avait essayé de les détourner de leurs projets et leur avait conseillé de revêtir le costume arabe. C'était moins dans la crainte d'un attentat, toujours possible d'ailleurs, que pour ne pas paraître, aux yeux d'agents étrangers, accueillir d'autres Européens. Après trois jours de pourparlers, ils durent consentir, pour voir la ville, à prendre, le temps nécessaire, le costume indigène.

Le Sous est une région de céréales très riche: blé, orge, maïs y réussissent à merveille. L'eau est assez abondante et permet les irrigations. Les arbres sont nombreux: oliviers, citronniers, grenadiers, orangers, arganiers. Le Sous est un pays d'avenir, qui jouit d'un climat sain, quoique fatigant pour les étrangers, et où l'on trouve de la main-d'œuvre.

G. R.



Bulletin du Comité de l'Afrique française.

G. Huré

car nous sommes établis depuis longtemps à Bilma et sur le Tchad et depuis le mois de novembre nos troupes ont occupé Djanet près de Rhat. Autrefois les caravanes, dont notre carte indique les itinéraires, se rendaient toutes en Tripolitaine par Rhat, Rhadamès ou Mourzouk. Iront-elles maintenant vers le Sud tunisien et algérien? A l'heure où on projette de nouveau le chemin de fer transafricain, il est curieux de voir le canon des Italiens de Tripoli réveiller toutes ces vieilles questions.

A. T.

Aux Pays des Timbres

UN ANCIEN ÉTUDIANT DE PARIS... EST ROI
AUJOURD'HUI

Le Monténégro a célébré le 50^e anniversaire du règne du prince Nicolas et a fait à cette occasion une émission de douze timbres à des types jolis, très artistement gravés. Le 1^{er} para montre l'effigie du prince Nicolas, en 1855, alors qu'il était étudiant à Paris, au lycée Louis-le-Grand; né le 7 octobre 1841, il avait alors 15 ans. Cinq années plus tard, le 27 octobre 1860, après l'assassinat de son oncle Danilo, il devint prince de Monténégro, puis fut proclamé roi le 20 août 1910... mais il est resté et est toujours un ami de la France.



DÉSIRÉ LACROIX.

LES POPULATIONS DU MAROC

M. le marquis de Segonzac, dont on connaît les remarquables explorations au Maroc, a fait le 28 novembre 1911, devant l'Institut Ethnographique International de Paris, une conférence aussi documentée qu'attrayante sur les populations marocaines.

Il étudie leurs origines et établit que, malgré une inextricable mêlée de types disparates, on peut les classer en trois groupes; ceux du Nord, Rifains et Djebala; ceux du massif central, Braber et tribus du littoral atlantique; ceux du Sud, Chleuh et Haratins. A ces populations s'ajoutent deux parasites: juifs et nègres.

M. de Segonzac décrit ces groupements, étudiant à tour de rôle l'individu, la famille, la vie sociale.

Le Marocain n'étend guère sa sollicitude au delà de la famille. La constitution de son foyer est un acte important. Le mariage est négocié par deux parentes du jeune homme. C'est en buvant force tasses de thé vert à la menthe qu'on marchandise l'apport du jeune homme et les cadeaux qu'il fera. La femme n'apporte pas de dot. La rançon que le futur paye à son beau-père varie beaucoup, entre 500 pesetas, ou 350 francs, et une ou deux pesetas. Pour célébrer le mariage, on simule un rapt et on tire de nombreux coups de fusil. On rit, on chante, on boit du thé, on allume de grands feux de cèdre ou de thuya qui embaument; on s'amuse à des tournois d'esprit consistant en énigmes proposées par un interlocuteur et auxquelles un autre répond, le tout en prose rythmée avec accompagnement de tambourins.

La naissance d'un enfant amène la joie dans la famille. Le Berbère adore ses enfants et la stérilité lui paraît une malédiction. Diverses fêtes se succèdent, l'une d'elles pour la première dent de l'enfant.

Les marchés se tiennent au même lieu et à jour fixe, soit en rase campagne dans les faubourgs des localités; ils portent le nom du jour de la semaine auquel ils ont lieu et celui de la fraction sur le territoire de laquelle ils se tiennent.

La religion de l'Islam au Maroc est encombrée de survivances de croyances païennes antéislamiques qui sont autant de superstitions à côté du culte officiel, comme la croyance au pouvoir des mages, des sorciers, des prophètes.

On rencontre au Maroc de nombreux marabouts, ascètes et ermites, à qui leurs vertus valent une réputation de sainteté. G. R.

Socaux. — Imprimerie Charairo.